

L'ARCHE *Editeur*

Lars NORÉN

Le Lécheur de souverain

Traduit par
Sylvie BRAEKELEER DE

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LE LÈCHEUR DE SOUVERAIN

LARS NOREN

traduction française : Sylvie de Braekeleer

PREMIER ACTE

Première scène

La mort de la mère et la fuite d'Andreas.

(Obscurité)

(Voix de la mère)

la Mère : Je ne veux pas mourir. Pourquoi cela ?

Andreas : (dans la lumière, au chevet de sa mère)
Ne pas mourir !

la Mère : Ne pars pas. Reste.

Andreas : Je ne pars pas.

la Mère : Bon. Tu es parti. Je suis seule.

Andreas : Non maman, je suis près de toi. Tu ne le sens pas ?
Je suis ici.

la Mère : Où?... Où es-tu?... Touche-moi... je ne te vois pas.
Viens plus près.

Andreas : Je ne peux pas.
(un temps)
Père, Père. (il crie)

(La mère meurt.)

(Andreas appelle son père, le père se trouve beaucoup plus haut que lui, blanc, en tenue d'apiculteur, les yeux bruns injectés de sang.)

Andreas : Elle est morte.

le Père : C'est fini ?

Andreas : Oui.

le Père : Alors tu ferais mieux de t'en aller aussi pour que j'aie
enfin la paix.

(un temps)

(encore plus fatigué)

Ce n'est plus possible de dormir encore avec toi dans la
même maison. J'entends que tu es réveillé, mais je
n'ose aller vers toi. Je n'ai rien à te dire... Ce
n'est pas de la musique ce que tu fais, quoiqu'ils
disent .

Andreas : (regarde sa mère, se glisse dehors, ayant peur d'être
frappé, se retourne à mi-chemin dans sa fuite et crie
à son père)
Ballot... je reviendrai, ballot.

le Père : Ca, sûrement. Quand tu auras des difficultés. Je ne
m'attends à rien d'autre. Jusque là, adieu.

Andreas : Je jure devant Dieu - qu'un jour je viendrai te rechercher

et qu'alors tu ne feras plus que marmonner et marmonner
et marmonner...

le Père : Va-t-en. Tu m'as assez cassé les oreilles.

(la scène respire une lumière d'été, dans la lumière, plus loin,
un bras se tend)

Deuxième scène

Chez le maître.

(Dans la lumière au loin un bras se tend, Andreas l'atteint, entre,
il y a un vieil homme long et maigre, dans un manteau de cuir, avec
une capuche en cuir sur la tête, les doigts secs lui font signe.)

Gesualdo : Encore un... Mais approche, toi là, plus près... je vois
tellement mal. Es-tu plus près maintenant ?

Andreas : Oui.

Gesualdo : Tu es jeune et veux le rester.

Andreas : Oui. Enfin , assez jeune.

Gesualdo : Et tu fais de la musique, indiciblement ?

Andreas : J'essaie, mais ce n'est pas de la musique, quelques chansons
seulement. Je suis venu pour vous demander...

Gesualdo : Tu veux apprendre chez moi... Imagine comme ce serait
simple si je pouvais t'apprendre à faire ce qui est déjà
fait. Qu'est-ce que tu ressens en faisant de la musique?

Andreas : Je ne sais pas...rien...de l'ordre, de la joie.

Gesualdo : Ce n'est pas mal ce que tu as fait, mais ça manque de force
et de réserve. Ça flotte, deci, delà, et ça évite toute
difficulté, les écueils, les obstacles. Délaisse ce
qui est maniéré et précieux... pense à la voix, au mot...
Emploie la musique uniquement pour trouver la musicalité
du verbe. Tu veux raconter quelque chose, de vrai ou non,
et tu veux pouvoir terminer ton histoire, même si tu ne
sais pas bien ce que tu veux raconter. La musique que tu
fais doit être telle, que ce que tu racontes persuade,
même si personne n'y voit la grandeur. C'est ce qui
inquiète et libère... Ce que j'ai en moi, comme tout autre
homme, une demeure pour la création,
permanente et paisible , un lieu indestructible pour
l'émotion et le souvenir.
Comment ça doit se faire, je ne peux pas te l'apprendre.
Sache seulement que l'Eglise n'est plus la mère de la
musique.

Andreas : Plus, maître ?

Gesualdo : Et ne cherche jamais l'harmonie pour l'harmonie. Ni
ce que tu pourrais raconter. Raconte ce qui n'est
pas et ça sera. Travaille les yeux ouverts. Laisse
choir ton âme dans la nuit grand'ouverte... Que veux-tu
que je t'apprenne ? Tu connais la technique. Les tons se
posent sur les tons. Parfois c'est comme si un dieu re-
descendait en toi. Parfois tu as l'impression de devoir

retenir ton cerveau mis à nu pour qu'il ne dégouline pas sur le sol et ne se dessèche.

(un temps)

Nous avons tous nos limites, chacun d'autres. Cherche les tiennes. Dépasse-les alors. Laisse libre cours à ta créativité, sans te préoccuper de la signification et du but. C'est le seul qui soit valable. Le seul de valable. Tu le vois.... mon visage est dévoré par la musique... je ne bavarde qu'un peu avec l'obscurité. Je ne sais pas ce qui se passe en dehors de mon intériorité... Est-ce une vie à désirer... Mais vis simplement, si tu en es capable. Cherche un souverain, sers-le, sois opiniâtre, solide, sincère si c'est nécessaire, entre avec la musique dans ton angoisse la plus intime, et alors libère-toi.

Andreas : Comment savoir si je peux arriver aussi loin que vous ?
C'est ça que je veux savoir. C'est pour ça que je suis venu.

Gesualdo : Tu as besoin d'un corps solide... de faculté d'oubli...

Andreas : Jusqu'à une telle beauté destructrice, plus grandiose...

Gesualdo : Tu n'arriveras pas jusqu'à là... C'est ce vers quoi tu rampes, tu grattes, tu t'insinues...

Andreas : C'est aussi le repos de l'esprit... ne pas pouvoir être un autre.

Gesualdo : J'ai le repos de l'esprit... Le Dieu de la destruction approche.

Andreas : Ça ressemble à ce que dit mon père. Tu dois me considérer plus comme un ami sincère que comme un père sévère, plus comme un frère qui partage ta vie que comme un père qui juge et qui punit. Réfléchis bien. Ne t'ai-je pas toujours bien traité, et servi comme un serviteur sert son maître, lorsque je te réveillais chaque matin à six heures, que je te préparais deux oeufs, que je te faisais du café et que je déposais deux pincées de tabac sur la table.
Il perd son emprise sur Dieu.
Il n'a nulle part où aller. Il n'a personne chez qui aller.
Il a soixante trois ans. Il est divisé par le milieu et a des yeux bruns. Il dit : je n'ai pas l'intention de tenir le coup encore longtemps.

Gesualdo : Le souverain m'a demandé un ballet pour ses chevaux...
Je ne sais pas. Mon médecin dit que je ne devrais pas travailler autant. Alors je lui ai demandé si nous ne pouvions pas attendre un peu. Mais il est tellement impatient.

(un temps)

... Non la main de mon souverain n'est pas une main tendre..
Il est comme quelque chose dont on doit sans cesse se méfier.
Brusquement il se cabre et rue comme un cheval.

Andreas : Est-ce que je ne pourrais pas rester ici et seulement regarder comme vous travaillez, maître, vous comprendre... vous aider... comme copiste peut-être...

Gesualdo : Non, non, non... Toi m'aider. Je pourrais te donner ce texte. Je le trouve beau et riche. Lis.

Aestimatus sum cum descentibus in lacum :
factur sum sicut homo sine adiutorio, inter noruos liber.
V: Posuerunt me in lacu inferiori, in tenebrosis, et in
umbra mortis.

(Ich bin zu denen gezählt, die fahren zur Grube ; wie ein
Hilfloser bin Ich geworden, zu den Toten eintlassen.
Sie warfen mich in die unterste Grube, in Finsternisse
und Schatten des Todes.)

Gesualdo : Est-il possible de le faire chanter davantage ?
(Il donne une bourse avec de l'argent à Andreas)
Va maintenant... Mais réfléchis... Ne permet à personne
qui ne brûle pas du même amour que toi de t'enlever ta
joie. Fais attention.
Il va bientôt pleuvoir maintenant, et avec la pluie vient
le choléra.
Je dois me remettre au travail.

(Une ou plusieurs fillettes chantent, se trouvant bien plus haut que
Gesualdo et Andreas, une seule longue note intensive; pendant qu'elles
chantent encore, le souverain arrive en trombe.)

le Souverain : J'apprends que tu as presque terminé... Remarquable,
tu progresses toujours. (fin de la musique)
Quand est-ce que ce sera prêt ?

Gesualdo : Bientôt peut-être.

le Souverain : (il hurle)
Non, non, non... Je trouve que ça traîne trop...
Entretiens tu dois m'écrire une autre oeuvre, une
plus courte...

Gesualdo : Aah, Sire...

le Souverain : Ne dis rien. Et n'accuse pas toujours tes dents.
Fais-les arracher, nous en serons débarrassés... Je
veux une oeuvre plus courte, pas aussi longue, mais
tellement belle que j'en attrappe des frissons... Je
sais que personne d'autre n'en est capable. Je tiens
à toi. Donc, ne te plains pas. Une oeuvre plus courte
dans laquelle je pourrais jouer la partie au violoncelle
Pendant le concert je resterais à l'arrière, les autres
musiciens n'auront pas à s'énerver, dans l'ombre, un peu
à l'arrière....

Est-ce que je me grimerais ?

Non, c'est trop voyant.

Mais je m'asseoirai tellement derrière, que je resterai
dans l'ombre.

Ce doit être difficile, tu comprends, très difficile,
très exigeant... Pas musicalement parlant... je n'en ai
pas le temps... compliqué, embrouillé du point de vue
spirituel, une musique pleine de reproches, étonnée...
Dédie-la à la bataille près de Staaden, personne ne
l'oubliera.

Fais de moi un point de repos, un silence, qui se
prépare, au vide, à rien...

Il n'y a pas un souffle de vent et le monde dérive,
détrempé, des bêtes hurlantes, mortes de peur...

simplement oui, jetées par dessus bord... Et donne -moi
des morceaux difficiles, pas de brillant, pas de clin-

quant... Je n'ai pas besoin de briller ou de clinquer..
Mais si tu veux souligner certaines caractéristiques
précises de mon âme... souverain, mais aussi, et
surtout ,... l'outil innocent de mon

peuple et mon dieu...

si tu pouvais décrire tout le travail que j'ai au
commandement des forces armées, chaque détail...
Je reste dans l'ombre, leur ton baisse et c'est moi
qui joue...
Tu vois ce que je veux dire...
Qui est-ce ?

Gesualdo : Je ne sais pas. Il m'a envoyé cette composition.

le Souverain : (prend les feuilles, les lit, chante doucement et
fait des mouvements de lutte)
Pas mal, pas mal...

Gesualdo : Non.

le Souverain : Mais trop de Dieu... Nous avons effectivement besoin
d'un Dieu, mais alors d'un vrai... un Dieu qui prie pour
nous... Une nouvelle époque commence. Elle est déjà
commencée. Elle a commencé à ma naissance.
(un temps)
Allez vous promener maître Gesualdo.
Laissez-moi seul avec lui.

(Gesualdo sort)

le Souverain : (se précipite vers Andreas)
Tout est juste et dans les règles de l'art et pourtant
totalement inutilisable.
... Faut-il que tu te pourrisses avec de la musique...
Elle vous abrutit et vous gâte les dents. Assieds-toi.
(le souverain s'agenouille devant Andreas, entre ses
jambes)
Rester à l'intérieur jour après jour entre des miroirs
et de la crasse... Gâcher tout ce à quoi tu tenais, ta
jeunesse, ta santé, tes amours, ta force.
Non, étends les mains, ferme les yeux et vois ce que Dieu
t'a donné. Prends garde à tes yeux chauds.
(le souverain ouvre le pantalon d'Andreas, le suce)
et être blessé... replié sur soi... insomnie... tour-
menté... fermé... rempli de doute... et finalement les
pensées s'en vont en lambeaux comme les vêtements de
mes soldats...
(pleurant)
ô, tant que je vivrai je le sentirai dans ma bouche...
c'était il y a si longtemps...
et pendant toute ta jeunesse tu as épargné ça pour moi...
Tout mon temps passe à des listes de solde... quelques
chevaux, faucons, cuisines de campagne coûtent
actuellement... Tout le monde en veut...
Ta semence goûte l'oeuf d'hirondelle ..
(il se lève)
Je n'arrive pas à dormir la nuit. Viens chez moi. J'ai
besoin d'une bonne année... Peu importe que tu m'aimes
ou non... Pourvu que je sache que ma faculté d'aimer est
restée inaltérée... sache que je peux encore pleurer
d'amour et de plaisir... Chaque jour des années passées
j'ai été si peu sûr... Viens chez moi...
(un temps)
Viens dans quatre jours, à dix heures du matin.
Je donnerai nourriture et vêtements aux chiens.

Troisième scène

Un temps crépusculaire

le Soldat : Comme les oiseaux qui émigrent lentement
le Souverain regarde l'avenir dans la carte.
Et ce qui va arriver cogne froidement dans sa poitrine.
Lorsque haut dans le ciel il fait silence
mais étincelant
les champs sont couchés tout en bas,
et avec lui, pour la première fois,
cherchant la bénédiction, les jeunes gens.
Il les fauche avec ses ailes.

(silence)

(Laboureurs moissonnant avec des faux ; apiculteurs, chevaux morts,
leurs intestins sont sortis et lavés par des femmes dans de grandes
bassines noires, lavés pour être utilisés à faire de la saucisse)
(Cavaliers, de hautes lances)

(Un peu de temps passe - obscurité- après)

Andreas : En un temps qui devient obscur, avec sa lumière incondi-
tionnelle... temps et obscurité toujours proches...
j'apporte quelque chose à l'humanité. Et elle à moi ?
Est-ce que je la vois seulement ?
L'histoire est là, inhabitée de ses amours, dictionnaire
de son inhumanité... Des enfants sortent de notre ombre,
seuls... Tiennent quelqu'un par la main. Quelqu'un qui
les tient par la main marche seul, respire dans le silence
de la maison sur la plaine nue.
Quelle prière dois-je apprendre à mes enfants, quelle
prière eux à moi ?
Quelle chanson deviendra-t-elle, et moi elle ?
Quel magnifique fruit de solitude... regard mendiant comme
un veau... je l'étanche et le retire maladroitement de mon
ombre, par solitude, de notre ombre...
un aigle qui broute des restes d'oiseaux hors du ciel...
Je dois me dépêcher.
(il s'encourt)

Quatrième scène

L'homme à la potence.

(Un homme à une potence, avec une sorte de masque, pas plus grand que sa tête ; Andreas arrive derrière lui)

L'homme : Il y a quelqu'un ?... Hé, là ?

(Andreas le fait balancer)

A l'aide... Détache-moi. Détache-moi.

Qui est là ?

Je ne faisais que chasser les oiseaux.

Je ne leur tirais pas dessus.

Je regrette d'avoir eu faim.

Andreas : Tu vis encore !

L'homme : Je ne comprends pas non plus... Ils m'ont rallongé de deux pieds de plus que ce que Dieu avait prévu.

Andreas : Pourquoi ?

L'homme : Une erreur... Ils m'ont confondu avec un autre qui me ressemble comme deux gouttes d'eau... Pour l'amour de Dieu, mon gars, détache-moi.

Andreas : Je le ferai peut-être si tu me dis pourquoi ils t'ont pendu. Qui t'a pendu ?

L'homme : Ca c'est passé comme ça. Un beau jour je sors de chez moi, et à ce moment un oiseau s'envole, un seul, devant mes pieds, et comme j'avais mon fusil, j'ai tiré et je l'ai atteint en plein vol... Je ne pouvais rien y faire... Rends-toi compte, un vieux chasseur comme moi... Il y a des choses que je ne peux pas laisser passer... les faisans et les très jolies filles. Aidez-moi à m'en sortir, Seigneur, avant que je ne devienne tout à fait impossible. Je suis comme un oiseau qui a été jeté du nid pendant la nuit et qui ne trouve plus d'appui.

Andreas : Qu'est-ce que tu me donnes en échange ? Ca ne me rapportera que des ennuis.

L'homme : Ce que vous voulez... Je vous servirai jusqu'à ma mort.

Andreas : Pas très longtemps donc... Qu'est-ce que je pourrais te demander ?

L'homme : Ah Seigneur..., tout...

Je redoute le pire... Je crois que je paie les pots cassés...
(un temps)

Andreas : Espèce d'idiot... Je vais t'aider, je ne supporte pas de voir souffrir les imbéciles.

L'homme : Malheureusement, je ne suis pas un malfaiteur, Seigneur, mais un simple ouvrier qui ne peut vivre de l'air du temps. Il vaudrait mieux être descendu par un des archers de mon hôte, plutôt que de pendre ici... Il m'a d'abord mis dans une caisse pleine de guêpes ; comme je ne bougeais pas d'un poil et que je n'en avais pas peur, je suis devenu leur ami... Et c'est pourquoi il m'a pendu, afin que tout le monde me voie, mais maintenant j'en ai presque fini. Hier je sentais vraiment le coup d'aile de Dieu dans la nuque.

Andreas : C'est joliment dit.

L'homme : J'ai toujours eu ça... Mais dépêche-toi, s'il te plaît,
la vie est quand-même belle...

(il crie)

C'est à devenir fou, cette solitude, seul, livré au regard
de minerve.

Ils n'ont même pas pris la peine de retirer toute cette
saloperie autour de moi...

(Andreas grimpe à la potence et détache l'homme, il tombe sur le sol,
Andreas le délivre des courroies auxquelles il était pendu, et
l'homme se redresse en sautant, gambade, rit et s'encourt avec le
masque encore sur lui.)

DEUXIEME ACTE

Cinquième scène

La Cour du Souverain.

(Cris, lumière, sur le côté un homme se fait enfermer dans la vierge de fer, où - pendant toute la durée de la scène - il se fera lentement torturer à mort.)

Courtisan : Majesté,... Il y a là un jeune homme qui voudrait vous parler.

le Souverain : (explosant)

Assez pour aujourd'hui. Je n'en peux plus.

Il ne veut rien dire ? Pourquoi ne dit-il rien ?

(silence)

Quand est-ce que j'ai jamais été heureux ?

Je ne puis m'en souvenir, ne puis m'en souvenir...

Je dois y arriver... abattre... entrer dans ma propre intériorité... Qu'on arrive à survivre, malgré toute cette angoisse et sans jamais être satisfait... Qu'on poursuive l'indestructible création quelle que soit l'obscurité où elle se terre...

Je travaille dix-huit heures par jour. Je n'ai jamais la paix.

(à la Souveraine)

Tu ne m'apportes pas la paix.

Tu ne m'apportes pas la paix.

... Pourquoi épouse-t-on quelqu'un ?

la Souveraine: Tu ne t'es vraisemblablement pas marié pour trouver la paix.

le Souverain : Non, en effet, mais je la voulais en prime.

Quelqu'un qui sache me parler et me consoler lorsque j'étais inquiet... Tu sais que ça fait deux jours et deux nuits que je n'ai pas fermé l'oeil et tu n'as même pas levé le petit doigt...

la Souveraine: Tu m'as épousée pour être couvert en prenant Hessen et lorsque tu as pris Hessen, ta tendresse a disparu... Tu as pourtant eu Hessen... Pas encore content ?

le Souverain : Non. Je ne peux pas envahir ton ancien royaume parce qu'on dira que je me venge d'avoir épousé une mauvaise femme ou on m'accusera de me retourner envers mon propre peuple.

(au courtisan)

Qui est-ce ?

Courtisan : Un jeune compositeur qui prétend que votre Majesté lui a accordé une audience...

le Souverain : La seule chose que nous ayons en commun est un manque. Pas d'enfants.

la Souveraine: C'est peut-être parce que tu n'es jamais venu au lit avec moi.

le Souverain : C'est ça. Je donne plutôt la priorité à ce manque...
Demandez à ce jeune homme d'entrer...
J'ai besoin de sommeil...
(à l'homme au service de la vierge de fer)
Il ne dit toujours rien ?

Valet du bourreau : Non, Majesté. Pas un mot.

le Souverain : Jetez-le aux chiens de Dieu.
(se lève précipitamment ; à la Souveraine)
Le regard avec lequel tu essaies de faire croire -
à moi et aux autres - que tu as conscience de ton
pouvoir, ne convainc pas plus que le regard d'une
pute édentée qui fait de son mieux inutilement...
Laissez-moi seul...

(La Cour disparaît)

(Andreas se lève)

la Souveraine : (marchant pour sortir avec Anna)
Arrête de m'engueuler... Je n'aime pas ça...
Qu'ai-je fait pour mériter ça ?
(à Anna)
Je vis comme un vieux crabe quand il fait suffoquant.
Parfois j'ai l'impression d'être au-dessus de moi-même
et de m'écraser avec mon propre poids, depuis le jour
où j'ai été engendrée. Tu n'as jamais peur de la
mort, Anna ?

Anna : Non.

la Souveraine : Je suis peut-être trop sensible... Mais j'ai beaucoup
moins peur quand tu es en face de moi avec tes yeux
et ton calme... A la longue je considérerai peut-être
ça comme quelque chose de comique, tout comme la mort
de Ravailac... Tu en as entendu parler ? Les chevaux
n'étaient pas en état d'écarteler son corps bien que
le jeune Comte ait fait remplacer le cheval le plus
épuisé par sa propre monture, la cravachant tant qu'il
pût. Cela ne changea rien. Ils ont été obligés de le
bastonner à mort.

Sixième scène

Les limites extrêmes de la musique.

le Souverain : Non, tu ne peux imaginer combien je te désire. Je n'ai plus dormi depuis deux jours, je n'ai pensé qu'à toi... Viens ici... Non n'aies pas peur. Tu me regardes comme un lièvre écorché... J'ai une tâche importante pour toi et je veux que tu fasses ce que tu peux... Notre Gesualdo se fait vieux... Je découvre ça et là des pertes de mémoire musicale chez lui... et une énorme fatigue... C'est peut-être de la prudence... J'ai une tâche importante pour toi : essayer de reproduire une chose qui est impossible à reproduire en fait, un monument de cette époque... Un opéra ! Un opéra à propos de ma victoire sur les Juifs.

Andreas : Mais je n'ai jamais travaillé d'opéra. Je ne sais pas si j'y arriverai. Je n'ai fait que des chansons.

le Souverain : Ne t'inquiète pas... Tu apprendras rapidement. Si tu es celui que je crois que tu es... Cela revient à faire jouer différents rôles aux différentes voix d'un chœur, comme au théâtre.

Andreas : Mais le sujet, les Juifs... Votre Majesté pensait-elle à quelque chose de biblique ?

le Souverain : Non, je pense aux Juifs de notre époque... Il est grand temps que j'entreprenne quelque chose contre eux... Les seuls qui aient bien mérité ma guerre... Alors que le peuple saigne, eux ils étendent leur puissance souterraine... A Aken ils ont essayé la semaine dernière de... Nous devons montrer à quoi ressemblent les Juifs avant qu'ils ne se cachent derrière le masque d'Européen... Pendant que les Juifs mangent, boivent et dansent, nos soldats supportent tous les ennuis, toutes les misères et privations d'une guerre atroce et défendent la patrie...

Andreas : Aah, Sire...

le Souverain : Aah, Sire... c'est ça que Gesualdo t'a appris ?

Andreas : C'est une grande oeuvre. Je voulais dire que ça dépassait peut-être mes possibilités, mes connaissances.

le Souverain : C'est grand. Ce doit l'être. Inouï. Tu recevras tout ce dont tu as besoin, de l'argent, une maison, des musiciens... Et Gesualdo pour t'aider... En Italie l'opéra est un succès convaincant. Monsieur Monteverdi fait partout fureur. Les monarques se battent pour l'avoir. Nous sommes tellement arriérés ici.

Andreas : Je sais à peine de quoi il s'agit.

le Souverain : Moi je sais. Je t'expliquerai. C'est un spectacle. Tu utilises et la musique et le théâtre pour atteindre de cette manière tous les sens humains. Nous commençons demain. Nous composerons chaque jour une scène. Les scènes doivent être courtes et claires. Demain tu viens ici. Tu regardes. Puis tu vas à la maison et tu écris.

Tu écris ce que tu as vu, en musique. Non, nous ferons écrire ce qui se passe, comme ça tu auras tout ton temps pour regarder. Viens. Allons dans ma chambre pour nous reposer un peu. J'ai pensé à toi.

Septième scène

Madrigal "Martyrs"

(La Cour du Souverain, le Souverain, les Juifs)

le Souverain : Tout ce que je vous demande c'est de manger un morceau de viande de porc afin de vous démontrer comme ces vieilles lois sur l'alimentation sont insensées. Ne vous en faites pas. J'ai déjà fait passer un morceau de porc dans le gosier de pas mal de rabbins et ils ont prétendu que Dieu ne les punirait pas, cela s'étant produit contre leur volonté... Bon, vous le faites aussi sous contrainte et votre Dieu vous comprendra. Si vous acceptez ma proposition, je vous donnerai des postes importants dans la province. Sinon...

(s'adressant à Andreas)

C'est comme ça que j'aurais voulu commencer. Assis sur mon trône et je donne l'ordre de faire entrer les Juifs. Arrivent les Juifs, dans leurs costumes traditionnels... Je ne sais pas si je chanterai déjà. Peut-être que ma voix n'y arriverait pas encore... Bon, ils rentrent, je leur ordonne de manger du porc pour montrer comme ils sont risibles, que Dieu se moque d'eux à cause de leurs idioties.

(à Eleazar)

Vous refusez ?

Eleazar : (récitatif)
Pardonnez-nous, Majesté, nous ne pouvons pas. Il est vrai que notre Dieu ne nous le permet pas... Nous ne voulons pas être désobéissants, mais la punition de Dieu est plus redoutable que toute punition humaine...

le Souverain : vous pensiez cela ? Que diriez-vous alors de vous retrouver comme un cheval qu'on vient d'écorcher vif ?

(le Souverain fait signe à ses bourreaux qui arrivent avec une collection de roues, de fers, de manacles and fagotts')

Je vais vous prouver que je parle sérieusement.
Comment vous appelez-vous ?

Eleazar : Eleazar, Majesté.

le Souverain : Es-tu assez agé pour mourir ?

Eleazar : Je viendrai lorsque mon Dieu m'appellera.

le Souverain : Il t'appelle maintenant. Tu ne l'entends pas ?

Eleazar : Je suis vieux. J'entends très mal.

le Souverain : Moi j'entends parfaitement. Nous ne le ferons pas attendre davantage. Avez-vous encore quelque chose à dire à votre Dieu ?

Eleazar : Non, je ne lui parle qu'en tête à tête.

(Les bourreaux pendent Eleazar par les pieds et l'écorchent, jusqu'à ce qu'il ressemble à l'homme sur la planche anatomique de Vésale.)

le Souverain : Regardez, c'est ce qui vous attend aussi...
Même si vous ne voulez pas manger de porc, faites-le au moins pour votre mère... Imaginez ce qu'elle ressentira en voyant mourir lentement tous ses enfants martyrisés sous ses yeux.

Garçon 1 : Pourquoi faites-vous semblant de vous intéresser à nous ?
Mieux vaut la mort que de devoir supporter votre hypocrisie.

le Souverain : Tu vas avoir toutes les raisons de regretter ton petit laïus... Messieurs, faites votre travail.

(Les bourreaux déshabillent le garçon et le flagellent jusqu'à en être épuisés, mais ne peuvent briser sa résistance, alors on lui rompt les os.)

Garçon 1 : (avant de mourir)
Fais de ton mieux, tyran. Vois comment un Juif meurt.

(Après sa mort, c'est le tour du deuxième fils)

le Souverain : Je te supplie de céder... Je ne supporte pas tout ce sang.

Garçon 2 : Je ne demande pas mieux de supporter les tortures qui signifient votre damnation éternelle...
Quoique vous fassiez nous ne souffrirons qu'un instant.
Tandis que vous brûlerez en enfer pour l'éternité.

le Souverain : Arrachez-lui la langue.

(Le garçon tire lui-même la langue pour rendre la tâche plus facile à ses bourreaux.)

le Souverain : (au troisième enfant)
Je t'en supplie... Regarde ta mère. Ne détruis pas toute ta famille. Laisse-lui au moins un fils.

Garçon 3 : Nous n'abdiquerons jamais. Dieu épargnera notre peuple et vous détruira. O seigneur, ne réduis pas au silence le sang que nous avons versé. Seigneur, prends-moi jusqu'à toi.

(Le garçon saute dans le feu qui brûle derrière la porte du four)

(La chanson continue.)

TROISIEME ACTE

Huitième scène

(Quelques mois plus tard)

(L'aria qui clôturait l'acte précédent continue, Andreas est seul, il compose, épuisé, la Souveraine entre.)

la Souveraine : Tu travailles toujours ?

(La musique s'arrête net)

Andreas : (sur le point de s'écrouler)
Oui, c'est vraiment énorme... Et ce doit être prêt pour l'entrée du Souverain à Aken...

la Souveraine : Ca marche ?

Andreas : Non. Il n'y a rien dedans qui ne soit mort...
Encore des nouvelles à propos de la guerre ?

la Souveraine : Seulement que ça va plutôt mal...
Tu n'es pas content de ce que tu fais ?

Andreas : Ça s'effiloche. Je n'y trouve aucun ordre, aucune régularité. Les Juifs persistent à ne pas vouloir vivre. Ce n'est pas le but, bien sûr, et il ne faudrait pas non plus qu'ils chantent trop bien, mais de toute manière ils restent trop petits, on ne les ressent pas comme une véritable menace. Leurs arias y perdent. On les voit scintiller dans leurs flammes et puis disparaître brusquement. J'aimerais aller chez Gesualdo pour lui demander conseil.

la Souveraine : Alors tu ferais bien de te dépêcher. J'ai entendu dire qu'il va mal et qu'il est sur le point de mourir...
Mais n'y va pas tout de suite... Je veux te parler...
(Elle va à lui)
Mais je ne sais pas de quoi...
(un temps)
J'aimerais te parler de ce qui est important pour moi...
Il fait chaud aujourd'hui, comme si tout le monde était à l'église, oui, même les animeaux.

Andreas : Oui, la chaleur m'endort...

la Souveraine : C'est difficile de réfléchir...
Les pensées fondent dans toute cette lumière....
Je ne sais pas si je réfléchis même encore...
Parfois j'essaie de me souvenir de ce que c'était...
Mais ça s'est arrêté et complètement bouché, dirait-on...
Ca m'a ouvert des portes pour m'enfermer...
Etre réveillée de douleur tous les matins...

Andreas : J'aimerais écrire de la musique qui change notre vie, mais je n'y arrive pas. Je ne suis pas assez doué...
Elle m'échappe, elle n'est pas assez vraie...

la Souveraine : Tu découvriras aussi que rien n'est assez vrai, mais que le désir en existe malgré tout. Je constate ça chez moi et chez ceux que je n'habite plus guère.

Andreas : Où est-il maintenant ?

la Souveraine : Ne pense pas à lui, il ne pense pas à toi.

(Elle se rapproche, le prend dans ses bras, saisit ses testicules et les tord jusqu'à ce qu'il ait mal.) Il y a sûrement du miel ici. Tu ressembles à un cheval. On prétend, et mon tendre époux pas des moindres, que le monde a été créé pour l'homme... Mais ce qui a été créé à l'homme de donner à la femme, un dixième de lui-même... je ne l'ai presque jamais reçu... Hier j'entend un couple parler dans la cour intérieure, des gens de cuisine je crois... Il disait: est-ce que ça ne fait pas mal d'allaiter, quand il boit aussi goulûment... Oui, dit-elle, mais c'est agréable aussi... Comme quand quelqu'un te suce je crois, mais plus goulûment.

(Elle rit)

Est-ce que ce n'est pas beau ?

(Andreas est derrière elle et l'embrasse dans le cou)

Tu ne veux pas me regarder ?

Moi non plus.

(Elle va vers le lit)

Viens, vite.

Andreas : Je ne peux pas vous toucher, je regrette.

la Souveraine : Que veux-tu dire ?

Andreas : Je veux bien, avec joie même, mais je n'ose pas, si quelqu'un venait...

la Souveraine : Viens, touche-moi, viens... Mais ne me regarde pas. Ma peau est bizarre quand je viens de me baigner.

(Il va se coucher à côté d'elle)

N'aie pas peur... Personne ne viendra aujourd'hui.

Tout le monde dort, tombant de chaleur.

O, comme si tu avais un Dieu en toi.

(un temps)

Andreas : (après avoir fini, encore sur elle)

Est-ce que je vous caresse jusqu'au plaisir ?

la Souveraine : Ce n'est pas nécessaire. Ca prend trop longtemps.

(Ils restent très longtemps l'un à côté de l'autre sans bouger.)

(Anna arrive)

(La souveraine sort alors du lit et se rhabille avec l'aide d'Anna silencieuse, l'énorme perruque, les bijoux, les parures, etc...)

(Anna s'en va)

Incroyable... Je ne me suis plus sentie aussi paisible depuis que j'étais enfant...

Nous avions un grand tilleul dans le parc, un jour il a été frappé par la foudre qui y a fait un trou tellement grand qu'on pouvait s'y cacher, alors on était assis là-dedans, tout à fait seul, et les autres s'inquiétaient et commençaient à chercher et appelaient...

Je trouvais merveilleux de m'y cacher...

Lorsqu'il fleurissait, les abeilles venaient et j'écoutais leur bourdonnement dans la lumière au-dessus de moi et je me saoulais de leur bourdonnement.

(un temps)

Ta mère a dû être une femme très bonne. Tu me traites avec tant de prévenance.

(un temps)

Te dirais-je en toute confiance ce que je pense ?

Andreas : S'il vous plaît.

la Souveraine : J'ai peur que tu sois mal récompensé pour ta beauté, par moi et par mon mari. Ton travail ne portera jamais ses fruits et tu aurais mieux fait de rester où tu étais, chez ton excellente mère.

Andreas : Pourquoi ? S'il vous plaît. Majesté. Racontez-moi ce qui vous inspire ce pressentiment néfaste. Est-ce que je ne peux pas faire confiance au Souverain ?

la Souveraine : Non... peut-être que je me trompe cette fois , parce que tu restes silencieux et calme et en retrait, mais j'ai déjà vécu l'une et l'autre chose. Je ne veux pas te faire peur, tu es encore jeune et peut-être pas encore rusé . Mais lorsqu'il t'aura sucé jusqu'à la moelle, son amour refroidira et tu ne seras plus si jeune et tu apprendras tout seul à devenir rusé.
Il dit tellement souvent qu'on doit le croire : il n'y a qu'un sujet, un seul, et je suis son maître et son souverain. Et c'est pourquoi il ne voit aucune différence entre les hommes. Il nous unifie. Et ça va aussi mal pour tout le monde.

Andreas : Mais ma musique. Elle est quelque chose, du moins elle deviendra quelque chose; il en a besoin. C'est ce qu'il dit lui-même. Pourquoi serais-je là sinon ? Il m'a demandé lui-même de venir et c'est pourquoi je suis là.

la Souveraine : Jusqu'à ce que quelqu'un vienne de plus audacieux, et de meilleur.

Andreas : Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un de meilleur... Même si je ne vauds rien à mes propres yeux.

la Souveraine : Peut-être, mais retourne chez ta gentille mère.

Andreas : J'irai trouver maître Gesualdoet lui demanderai conseil Je dois continuer.

le Soldat : Tendre aimée, chère femme,
chère Brita. Dieu n'est plus avec nous. De Dieu, aucune trace. Ni de son paradis. Dans le ciel seulement des balles brûlantes. GERMANICUM ne va pas bien. C'est l'anus de Dieu. On ne fait plus attention au repos des animeaux. Depuis que je t'ai quittée ça n'a plus été bien.

Neuvième scène

La mort de Gesualdo

(La même pièce que le cabinet de travail d'Andreas, les mêmes meubles du moins, le départ de l'un accomplit l'autre, Gesualdo est mourant, Andreas est à son chevet.)

Gesualdo : Je ne peux plus parler longtemps. C'est bien que tu sois venu... Je vais mourir.

Andreas : Jeviens vous demander de l'aide une fois de plus. Je ne sais plus ce que je dois faire. Mon opéra n'avance pas. Je n'y arrive pas. Tout le monde se dispute et le Souverain veut continuer à suivre mon travail jusque dans les moindres détails, veut du texte et des explications à propos de tout et veut que son rôle soit plus important et plus impressionnant que ceux des autres bien que sa voix ne convienne pas du tout. Je lui ai donné la partie du récitateur mais ça ne lui suffit pas. Est-ce que je dois partir ? Est-ce que mon oeuvre est plus importante que ma position ? plus loin
Puis trois cent km il y a denouveau la guerre et nous devons plier bagage et y aller en faisant des tas de détours et après encore ailleurs, encore beaucoup plus loin, vers des régions où personne ne tient le coup et où l'on meurt de froid.
Je ne sais même plus ce que je pense de ma musique. Je crois que je pourrais vivre sans... Est-ce que c'est bon ? Les responsariés sont ratés. Le premier venu aurait pu faire mieux. Avec qui peut-on parler musique ici ? Il y a tellement peu de gens humains ici .

Gesualdo : Nous ne nous sommes pas vus pendant des années, mais j'ai suivi ton travail et écouté tes oeuvres. Tu es tellement admiré et demandé maintenant qu'il semble vain d'ajouter encore quoi que ce soit.

Andreas : Oui, c'est vrai, mais je ne suis pas content... Je veux terminer cet opéra, pour moi-même, et puis partir dans un autre pays. Mais je n'ai pas d'argent. Je ne peux pas vivre de ce que je fais et je suis toujours seul. Je n'éprouve jamais de joie à mon travail. Je ne m'en sens jamais l'auteur ni le créateur. Il s'approprie tout immédiatement pour faire de l'esbrouffe aux autres suzerains. Vous connaissez sûrement ça ?

Gesualdo : A cette époque ce n'était pas la guerre. Les jours étaient plus calmes et plus longs.

Andreas : Que trouvez-vous de ce que je fais ? Est-ce que c'est bon ? Est-ce que ça restera ? Dites-moi la vérité.

Gesualdo : Ce que j'estime surtout chez toi c'est ton activité inlassable, ta capacité de ne pas te laisser arrêter ou interrompre, de supporter un tas de difficultés et de tentations.

Andreas : Il n'y a pas de tentations pour lesquelles j'aie le temps. Comme je vous le disais, ou bien nous sommes en voyage vers l'une ou l'autre région glaciale, ou je patauge comme un

porc et... Quand le travail quotidien est fait, je m'écroule au lit et puis je reste sans trouver le sommeil à me creuser la tête sur ce que je dois écrire le lendemain, travail pour lequel je ne ressens rien et qui ne me fait pas progresser.

Gesualdo : C'est bien. Laisse libre cours à ta créativité. Que ce soit comme exercice d'affinement pour toi-même, ou pour t'y exprimer..

Andreas : Ce n'est pas possible. Je me désagrége. Ce que je veux qu'il soit vrai, mes propres sentiments, je n'y arrive jamais.
(un temps)
Vous avez encore dû faire quelque chose pendant votre maladie.

Gesualdo : Le Souverain m'a demandé une série de quatuors pour cordes dans lesquels il voulait jouer les morceaux au violoncelle.. Je ne sais pas... Oui, je suis content, mais je croyais pouvoir faire quelque chose de mieux si près de ma mort... C'est rigoureusement harmonique, même s'il y a des défauts monstrueux... monstrueux... Pas musicalement... Mais que les notes soient imprimées, plaide en ma faveur... Je peux mourir en paix. Je n'ai plus à me demander pourquoi je suis ici et non ailleurs...

Andreas : Je me sens égaré partout...

Gesualdo : Tu veux que je te dise que c'est bien, que ça restera, que ça te survivra. Je ne le peux pas.

Andreas : Je comprends... Il n'y a aucune maturité... Gribouillé pro memoria... Mais plus tard, plus tard...

Gesualdo : C'est de plus en plus difficile d'échapper à ce que je ne vois pas. Que n'ai-je une musique terrible dans la tête... Ce soir il fait calme.

Andreas : Tant que je suis encore pauvre d'idées, je voudrais écrire quelque chose qui me rende célèbre ou qui me fasse gagner de l'argent... Mais je ne veux pas écrire de fadaises et je n'ai pas le temps pour un travail plus sérieux.

Gesualdo : Prépare-toi à la chaleur et au silence...
(un temps)

Andreas : Je continue à travailler. Je ne sais même plus pourquoi... Si je ne le fais pas, il me chassera de la surface de la terre comme les Juifs.

Gesualdo : Ce que veut le Souverain, de la musique, comme conclusion excitante aux tueries de la journée, alors qu'elle soit particulièrement belle et assourdissante. Tellement plus facile à supporter... Il me méprisait un peu moins que lui-même...
(un temps)

Va-t-en maintenant... Je ne supporte plus la compagnie de gens qui rendent la bourgeoisie heureuse... Je pense à ce que j'ai fait moi-même... La musique avec laquelle je me taisais sur les meurtres que je voyais, ou avec laquelle je les ai réduits au silence...

Andreas : La musique, la musique en tant que telle n'existerait donc pas. Comme un enfant... Comme un enfant qui ne se laisserait pas étouffer ni former d'après la volonté et les souhaits du Souverain quoiqu'il ordonne ?

(Gesualdo éclate de rire et meurt)

Dixième scène

Le discours du Souverain

(Le Souverain agenouillé, seul ; à l'arrière-plan ses officiers vieillards, la chaleur el-greco, grillons blancs)

le Souverain : Aujourd'hui c'est l'éternité, le 20 juillet 1673.
Je me sens autant au début qu'à la fin du chemin...
Je repose dans votre étreinte aveugle, Seigneur. Je
marche dans des villes abandonnées, étables vides...
L'angoisse cherche un compagnon, mais je suis seul...
O Seigneur, vous qui en savez plus long sur votre chute
que sur votre création...
... Je suis et suis et suis et saigne épouvantablement
de blessures profondes qui ne sont pas les miennes.
... Je ne veux pas de cette vie. Je veux continuer mon
chemin tout doucement, écouter et attendre l'hiver et
à la fin être réuni avec l'objet de mon désir... Vous
suivre à rebours dans le passé lointain et ne pas arrê-
ter de vous voir... Et malgré ça, je ne vous cerne qu'à
moitié...
Je vous cherche partout afin de pouvoir mourir joyeux,
je vous cherche dans l'aube, dans l'heure de midi, dans
le crépuscule, dans mes cochers, l'obscurité, la lumière
le vent, la chaleur des animaux et des hommes, que
l'amour que je pense être...
Si vous recherchez mon intériorité, Seigneur, regardez
autour de vous.
La grandeur est condamnée à marcher sur les cadavres
afin de créer une nouvelle vie... Parfois je vous vois
comme une lumière inattendue dans la tempête... Un
soleil horrible... Dieu, rêvez-vous aussi parfois de moi
Etes-vous aussi là où les hommes sont pendus par les
pouces, vous ont-ils laissé tomber hors de leurs mains ?
... Leur apprenez-vous à vivre avec la lumière crue devant
les yeux lorsqu'ils sont entraînés dans la grande obscu-
rité ?... Pourquoi me laissez-vous poursuivre une ombre
que vous, Dieu invisible, jetez pour moi sur le sol ?...
J'y vois ma vie, comment je m'éloigne de vous alors que
j'essaie de vous approcher... Je hurle à en mourir parce
que vous n'écoutez pas, toujours plus inaccessible,
tandis que vous tuez ma pensée... Le monde se fait chaud,
les pierres sont chaudes, le bétail mugit, les nourissons
reçoivent le sein... Les meulons de foin brûleront, le
miel sera recueilli et la moisson dans les champs étend
son infinité jusqu'à votre demeure, jusqu'à votre
immense résidence céleste.
O Seigneur, c'en est presque là...

Onzième scène

L'inquiétude et le rêve d'Andreas à propos de sa mère.

Andreas : (à sa table de travail)

Comment vais-je pouvoir mettre en musique la manière dont il fait capturer tous les pigeons voyageurs et leur fait arracher les ongles... Comment décrire un homme dont la puissance et la solitude tuent toute tentative d'auto-critique et aliènent à tel point son sens de la réalité, qu'il ne veut plus jamais voir la neige tomber, ça le contrarie, purement physiquement parce que c'est un obstacle pour l'armée...

(un temps)

Mère est enterrée dans la chaleur, détruite jusqu'aux entrailles et au souvenir...

Tous les compositeurs importants vivent à la Cour de l'un ou l'autre souverain. Ils acceptent des commandes et les exécutent d'après leur conscience musicale.

... Je ne peux y échapper, à moins, comme un animal pris au piège, de sacrifier mon pied, de fuir -et de mourir exsangue

(Tout à l'arrière de la scène est assise une femme, vieille et grise, n'ayant rien de ressemblant à la mère d'Andreas ; elle est assise à côté d'une baignoire fumante, dans une chaise roulante du 17^e siècle ; la chambre : partie de l'appartement du souverain, cabinet de travail, de torture et chambre à coucher d'Andreas.)

la Mère : Je ne veux pas prendre de bain. Je veux aller chercher le lait. C'est ce que je faisais à la maison aussi.

Infirmière : Ici ce n'est pas possible.

la Mère : Pourquoi pas ? J'en suis encore tout à fait capable. J'ai toujours été chercher le lait. Je le distribuais. Je l'ai fait depuis que je me suis mariée, depuis mes 17 ans.

Infirmière : Maintenant on va au bain et on ne va plus chercher le lait.

la Mère : (fait non, non, non à la lumière)

Andreas, Andreas, Andreas, je ne veux pas aller au bain une fois de plus, ça me fatigue tellement.

(On la roule jusqu'à la baignoire, dans la lumière et elle y est plongée ; on tend un drap sur la baignoire duquel dépasse seulement sa tête.)

Andreas : Maman, ils disent que tu dois prendre ton bain... Je reste auprès de toi jusqu'à ce que tu t'endormes.

la Mère : Je ne veux pas dormir... La lumière me fait tellement mal aux yeux... Mes yeux sont devenus si grands. Est-ce que je n'ai pas l'air horrible avec mes cheveux blancs et mes grands yeux ? Garçon, garçon, mon garçon, mon garçon... C'est la nuit, les chiens dorment, les chevaux dorment, les oiseaux dorment, les arbres dorment, les rivières dorment, l'obscurité dort, l'herbe dort, l'herbe dort, la maison dort, je suis assise au bord de ma tombe...

Je dors dans un petit lit d'enfant...

De quoi est-ce que j'ai l'air ?

Andreas : Je reste auprès de toi et Papa va arriver.

la Mère : Pourquoi suis-je ici ? Papa le veut-il ?

Andreas : Papa a peut-être entendu dire que c'est bon pour toi si tu ne trouves pas le repos.

la Mère : Je ne veux pas mourir, tu sais. J'aimerais aller dehors. Est-ce que ce n'est pas l'été dehors ?

Andreas : Oui, c'est à nouveau l'été.

la Mère : Est-ce que tu prends bien soin de toi ?

Andreas : Oui maman, ne t'inquiète pas.
Et tâche aussi de prendre soin de toi.

la Mère : Ma vue est devenue très mauvaise. Ne pars pas.
C'est vraiment horrible ici.

Andreas : Je ne pars pas.

la Mère : Je sens que tu pars... pars... me laisse seule...

Andreas : (seul)
(hurlant)
Je ne pars pas, maman, je reste près de toi... Jusqu'à ce que ce soit fini, tout à fait fini... Je te porterai, maman, comme tu m'as porté, n'aie pas peur, je te porterai comme tu m'as porté...
(un temps)
Non, ce n'est plus supportable !
Seul et fou, geignant après ma mère... Une grande partie de ce que je veux, se perd déjà dans ma tête... J'arrête pour aujourd'hui. Je mettrai ça sur le compte de mes insomnies...
Je me suis égaré comme un cerf merveilleux.
(Il ouvre la porte vers la cour intérieure)

Douzième scène

La balançoire.

(Au jardin ; Andreas se dirige vers une jeune fille qui se balance sur une haute balançoire, il s'approche d'elle, s'assied alors dans l'herbe de telle sorte qu'il puisse regarder entre ses jambes quand ses jupes volent, elle est gênée lorsqu'elle le voit, agrippe ses jupes à deux mains et tombe bien sûr de la balançoire, Andreas se dirige vers elle.

Andreas : Qu'est-ce qu'il y a ? Tu t'es fait mal ? Laisse-moi t'aider.

Anna : Imbécile.

Andreas : Je regrette. Je passais par ici, je t'ai vue et je n'ai pu m'empêcher de continuer à te regarder.

Anna : Oh, crève.

Andreas : Pardonne-moi si je te gênais.

Anna : Lâche-moi. Tu veux ?

Andreas : Bien sûr. Je n'ai pu m'empêcher de continuer...

Anna : Tu l'as déjà dit.

Andreas : Oui, bien sûr, oui. Bon, au revoir. J'espère seulement que tu ne m'as pas fait de mal, ou moi à toi. Au revoir.

Anna : Je me suis effrayée, c'est tout.

Andreas : Oh. Au revoir.

Anna : Au revoir.

(un temps)

Andreas : Non, non. Ne pars pas.

Ne pars pas. Reste... reste, je te dis.

Je suis tellement content de t'avoir vue... Reste...

Je cherche quelqu'un à aimer... J'en ai assez de constater comme je m'adapte aux pensées, aux sentiments et à l'indifférence des autres. Je désire un amour terrible, quelqu'un qui ne me cache pas ses yeux pour redevenir celui que je pense être.

Je désire un amour inouï. Tu lui ressembles !...J'ai besoin de toi ! Sinon c'est moi qui deviendrai cette indifférence qui retient le monde et en fait ce qu'il est.

(Elle continue à résister)

Non, ne pars pas. Je t'en supplie... Ne pars pas.

Si tu n'as pas assez, je te donnerai ce qui te manque.

Je demande tellement peu. Travailler jusqu'à ce qu'il fasse nuit et à nouveau jour, déposer ma plume, tout pensif, sur la table, vider la théière dehors, écouter un moment les insectes nocturnes, sentir la tache de semence qui a coulé de ton ventre sur le drap et m'endormir en paix avec ma solitude parcequ'il y a quelqu'un près de moi qui accepte de m'accueillir.

(Il défait sa robe, faite de telle manière qu'elle tombe d'un seul coup lorsqu'Andreas défait un énorme noeud ; il la porte à la 'chaise du cerf'.)

C'est toi,
C'est toi,
C'est toi,
Tu dois t'entre-baïller,
Tu dois,
Tu dois me voir,
Tu dois me laisser entrer partout,
Pendant le restant de mes jours je ne penserai plus qu'à
toi et chaque jour je te procurerai exactement la dose
d'amour que je crois que tu pourras supporter.

(Andreas et Anna, musique, le "Non mai" de Gesualdo, toujours particulièrement forte, ils sont sur une chaise qui est autant une chaise qu'un arbre, Anna est sur Andreas, tous deux sont nus, le visage vers le public, au dessous d'eux, ils voient l'herbe haute, l'été, le silence et le bruissement des feuilles, au travers du silence passent des chasseurs derrière un cerf, qui finalement est abattu, Andreas regarde un de ses bras, soulève ensuite un bras d'Anna et regarde son aisselle.)

Anna : Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi fais-tu ça ?

Andreas : Pour voir si tu pleurais, mais ce n'était pas le cas.

Anna : Si, je pleurais.

Andreas : Parce que le cerf a été abattu ?

Anna : Il était tellement beau.

Andreas : Jamais je ne me suis senti aussi proche de quelqu'un.

Il n'y a rien en moi qui ne te sois proche.
Comment pourrais-je m'enseigner l'amour ?

... Ce qui ne disparaîtra jamais, est avec toi, en cet instant.

Anna : (criant)

Ne mens pas. Tu couches avec la Souveraine et avec sa dame de compagnie et quand je ne suis pas là tu couches avec mes servantes et avec le garçon d'écurie et avec les chevaux...

Andreas : Crie, mon amour, crie, comme si l'amour était neuf. Crie comme si nous étions les premiers à dormir ensemble...
... Comment peux-tu croire qu'avec la Souveraine ça ait quoi que ce soit à voir avec l'amour ? C'est une vieille femme avec laquelle tu es parcequ'elle a peur de se réveiller toute seule dans le noir. Tu la caresses pour calmer son anxiété.

Anna : Tu la caresses...
(s'arrache, se libère)

Andreas : Anna... Comment peux-tu te lever à un moment pareil ?...
Là, maintenant... J'ai besoin de toi, Anna.

Anna : Ce dont tu as besoin se trouve aussi dans l'écurie.
Je n'ai pas peur toute seule dans le noir.

Andreas : Anna.....Anna...

Treizième scène

La lettre d'Andreas à son père.

Andreas : Notre situation est très particulière.
A six heures du matin, je suis déjà coiffé.
A sept heures complètement habillé. Après je travaille jusqu'à neuf heures. De neuf à une je fais des exercices. Ensuite je mange, du moins quand je ne suis pas invité à manger quelque part, parce qu'ici on ne se met à table que vers deux, trois heures, comme c'est le cas aujourd'hui et demain chez la douairière Thumm. Je ne me remets donc au travail que vers cinq, six heures du soir, et même souvent pas, à cause de l'académie, mais sinon je travaille jusqu'à neuf heures et puis je vais au lit.

Mais j'ai appris que vous étiez très malade.
Il n'est sûrement pas nécessaire de vous dire combien j'espère recevoir des nouvelles apaisantes de votre part, et j'en suis sûr, ça arrivera - bien que ce soit devenu une habitude de m'imaginer le pire à propos de tout. Puisque la mort, tout bien considéré, est le véritable but de notre vie, je me suis, depuis quelques années, familiarisé à tel point avec cette meilleure amie de l'homme, que l'idée de celle-ci, n'est non seulement plus du tout angoissante pour moi, mais est même quelque chose d'apaisant et de consolant. Et je remercie mon Dieu, de m'avoir octroyé le bonheur - vous me comprendrez - de la considérer comme la porte qui livre passage à la véritable béatitude. Je ne vais jamais me coucher sans prendre en considération que je ne serai peut-être plus là le lendemain - et pourtant personne, de tous les gens qui me connaissent, ne peut prétendre que je sois d'humeur triste ou morose. En ce qui concerne mon travail, je peux dire que je travaille sans arrêt, non pour moi, mais pour être utile dans la main de Dieu. J'ai parfois l'impression d'être le seul à faire quelque chose ici. Je suis assis à la toute petite table en-dessous de l'arbre gigantesque et j'aimerais ne devoir penser à rien d'autre. Mais tout change parfois si vite que je dois m'en aller sans même avoir le temps de plier bagage - et nous allons à Smolensk ou dans un autre trou perdu, où il rit comme une pensée qui vous obsède.

le soldat : Ce soir
il fait calme. Il ne tombe pas
de flèches. Le plus dur
nous l'avons eu.
Les morts les avons emballés
et chacun avec sa balle mal coulée
aux pieds
confié aux profondeurs.

QUATRIEME ACTE

Quatorzième scène

Le champ de bataille (Aken), "Fragments dans une lumière d'aurore".

(La scène représente la ville d'Aken, à l'aube après la victoire et entrée du Souverain, partout sur scène des cadavres et des blessés, fumée, soleil levant, plus loin, à l'arrière de la scène : le corps d'une fille fichée sur la queue raide de la statue d'un cavalier.)

la Souveraine: (parle avec un mouchoir devant le visage)

Je ne comprends pas ce que je viens faire ici. Ceci n'est pas ma guerre, mais la sienne. Moi ça ne me regarde pas. Est-ce vraiment une manière de guérir les plaies de Dieu ? Est-ce qu'ils n'auraient pas au moins pu enlever ces cadavres avant que je n'arrive ? La mort est apparemment plus importante pour lui que l'air qu'il respire...

Anna : (à Andreas)

C'est impossible. Je dois rester avec la Souveraine. Et où irions-nous d'ailleurs ?

Andreas : Sans importance... Pour toi je renonce à un empire musical... Et tu ne peux me concéder quelques jours, et renoncer pour moi à une poignée d'apparats et de facilités ?... Elle tient à toi, non ?
Où que tu ailles, elle te reprendra toujours.

Anna : Papa ne me laisserait jamais aller...

Andreas : Pourquoi pas ?

Anna : Il veut que je me marie, le plus vite possible.

Andreas : Epouse-moi alors.

Anna : Non, quelqu'un de mieux... un duc.

Andreas : Tu en as envie ?

Anna : Bien sûr.

Andreas : Vrai ?

Anna : Je n'ai envie de personne... et sûrement pas de toi. J'essaie de peser ce que vaut ma beauté par rapport à ses richesses, si elles sont aussi nécessaires que ton talent et qui de vous se sentirait lésé.
(un temps)
Non, je n'en ai pas envie.

Andreas : Qu'est-ce que tu y perdrais à te marier avec moi ? Je suis cher au Souverain, plus cher même que sa propre femme.

Anna : Papa te trouverait ridicule et moi, pitoyable.

Andreas : Oh.

Anna : Il ne comprendrait jamais et pourquoi...
Ca n'a rien à voir avec l'honneur ou la puissance.

Andreas : Peut-être que je passerais quand-même à ses yeux. Je vais aller le trouver, ton père, et lui demander solennellement le ventre de sa fille.

Anna : Tu n'oseras pas !

(Les survivants apparaissent et enlèvent leurs morts, ils les trainent avec de longues tiges de fer qu'on serre autour des têtes des cadavres)

(Un très-vieil homme passe, il est aveugle, il porte sur le dos un gros fagot de bois - plus haut et plus grand que lui.)

L'aveugle : Qu'est-ce qu'il fait calme ici... Ne serais-je donc pas à Aken ?... Est-ce que je me serais perdu ?... Il y a quelqu'un ?... Où est tout le monde ?... Est-ce que ce n'est pas le marché d'Aken ? Je suis pourtant sûr de... Non, c'est impossible... N'est-ce donc pas un jeudi aujourd'hui ? Où es-tu ? Je me suis trompé de jour, bien sûr. On n'est pas du tout jeudi... Ulrika... Où es-tu ?... Est-ce que tu m'entends ? Je suis venu, ton propre petit mec. Soulève tes jupes... Je ne peux pas vraiment dire que je te désire, non, pas vraiment, mais je m'y suis quand-même habitué... N'entends-tu pas que je suis là. Dieu me fasse te voir quand je te baisais, alors je serais vraiment heureux... Ulrika, Ulrika, viens donc... Je ne peux comparer tes longues mamelles qu'à des vessies de boeuf où il n'y a plus d'air. Mais où es-tu ? M'as-tu de nouveau trompé ? Sale pute, tu n'es tout de même pas retournée chez ce vieux bouc ? Ne m'avais-tu pas promis que tu ne le laisserais plus jamais te monter dessus ? Attends voir, croyais-tu que tu t'en sortirais comme ça... Putain... Je vais te couper en morceaux et après je les lancerai un à un dans la rivière. Je voudrais y voir à nouveau... Je sais que tu es là... Ulrika... Pourquoi m'agacer ainsi ? J'ai fait tout ce chemin pour être auprès de toi... Où faut-il que j'aille maintenant ? Toi tu m'égayais. Comme si je retrouvais la vue. Je n'avais jamais eu de femme et lorsque tu as soulevé ta robe, j'ai pensé que tu avais besoin de baiser et à partir de ce moment je te suis resté fidèle... Ulrika, où faut-il que j'aille maintenant ? J'ai survécu à tout, mais sans toi Ulrika, il n'y a rien... Je n'étais pas tout à fait aveugle lorsqu'on m'a sorti du ventre de ma mère... Et j'avais une petite fille, elle avait sept ans, et ils l'ont pendue parce qu'elle était ma fille... Ma fille, après l'avoir habillée en putain. J'étais obligé de regarder... elle implorait... sire... ne me faites pas de mal s'il vous plaît... il riait et dit : c'est ainsi qu'un veau lèche les mains du boucher...
Ulrika, Ulrika, Ulrika, Ulrika.....

(Un enfant passe en jouant sur un dada, mais la tête du cheval est vraie. L'enfant se cogne à l'aveugle, qui, croyant que c'est Ulrika, attrape la tête et lui arrache les yeux en criant.)

(un temps)

le soldat : Notre armée
ne résiste pas. Comme si le soleil
l'engloutissait. Une
gifle comme une main invisible
nous abat. Ils ont creusé
une tombe gigantesque pour moi.
Comme un nourisson
je m'agite
dans les bras
d'une mère ayant perdu la raison.

Quinzième scène

Andreas demande des vacances d'été.

(Le Souverain reçoit Andreas, vêtu d'une veste de soldat élimée qu'il porte ouverte sur son torse nu, son visage est fatigué, usé, une barbe de plusieurs jours, on remarque qu'il n'a presque plus de dents, musique : "Se i languidi mie i sguardi" de Monteverdi, toute la durée du morceau.)

le Souverain : Si à la fin il y a une délivrance, elle doit avoir ce son là... Il faut essayer d'arriver aussi loin, continuer à chercher, continuer à se souvenir... et je le fais tous les jours, les jours les plus misérables de ma vie...

Andreas : Majesté...

le Souverain : N'est-ce pas moi qui devrais t'appeler 'Majesté'...

Andreas : Je voulais vous demander une faveur...

le Souverain : Demande-moi ce que tu veux tant que tu me procureras une musique pareille...

Andreas : Merci.

le Souverain : Que veux-tu, dis-moi.

Andreas : Je voudrais me retirer à la campagne, dans l'un ou l'autre village calme et paisible, pour travailler loin de tout et de tout le monde.

le Souverain : Mais Andreas, tu sais que tu es ma seule joie, comment veux-tu que j'aie bien sans toi ?
J'ai besoin de toi...

Andreas : Alors ça devient un cercle vicieux, car ce que vous attendez de moi, me met dans l'impossibilité d'y répondre.

le Souverain : Andreas...
(dans une rage soudaine)
Je devrais t'abattre.

Andreas : Majesté...

le Souverain : Tu n'es donc toujours pas prêt, pas encore prêt... parvenu?... Tu m'amènes des chansons de deux minutes alors que je t'ai demandé un opéra !

Andreas : Il y a tellement de choses qui ont changé entretemps...

le Souverain : Tu as changé, rien d'autre.

Andreas : Je ne suis tout de même pas la seule chose qui change dans un monde autrement immuable.

le Souverain : Bien sûr que si, à tes propres yeux. C'est moi qui t'ai fait, mon garçon... A partir de quoi ? A partir de rien, de presque rien. Quelle utilité aurait eue ton talent si je ne l'avais pas découvert et ne lui avais pas donné l'espace ? Quelle que soit la grandeur d'une oeuvre, elle reste inaccomplie jusqu'à ce qu'un quelqu'un la chante jusqu'à ce qu'on en fasse usage.

Andreas : C'est vrai, à partir de presque rien...
Je vis d'ailleurs de ma gratitude envers vous...
Mais une main plus rapide que la mienne...

le Souverain : Je joue ma vie et mes biens pour Dieu, je lève de nombreuses armées bien entraînées afin que le Royaume de Dieu soit conservé dans sa forme originelle... C'est entre mes mains que repose le sort du monde. Je soupèse chaque détail, géographique ou autre, chaque jour, de chaque coin d'attaque, comprends-tu ? Chaque jour ... Et maintenant les victoires tardent à cause de quelques généraux incapables d'encore espérer ou penser aux victoires. Je suis le seul qui puisse préserver Bohemiae Rosa de l'effondrement total... Il est enfantin et naïf de penser qu'une lourde période de défaites militaires serait favorable à des négociations politiques. Ce moment arrive lorsqu'on tient la victoire. Si nous pouvions seulement tenir bon, avoir de la patience... Nous devons avoir de la patience, même si c'est difficile... Depuis que la guerre a éclaté, j'ai tenu à toujours me maîtriser, oui, à chaque défaite j'ai tenu à trouver les moyens et les voies par lesquels la situation pouvait être sauvée...

Je crois qu'il est clair que je ne considère pas la guerre comme un plaisir. Depuis huit ans je vis exclu du monde... je n'ai pas été au théâtre, je n'ai pas écouté de concert, je n'ai rien lu d'autre que des rapports de guerre et de commerce... Je vis uniquement pour cette guerre, parce que je sais que ce massacre ne peut être gagné s'il n'y a pas derrière une volonté de fer... Si c'est nécessaire nous nous battons jusqu'au Rhin... Ce n'est pas moi que ça dérange... De toutes façons, nous continuerons le carnage jusqu'à ce que, comme le dit Frederik le Grand, un de nos maudits adversaires se soit fatigué d'encore tuer... Il est clair que si l'humanité est condamnée à disparaître, notre peuple, le peuple allemand, mourra le dernier... Si moi j'étais tombé, je peux affirmer que personnellement c'eut été une délivrance, de nuits d'insomnies et de tortures nerveuses insupportables... Il ne s'agit que de fractions de secondes et après on est délivré de tout, après on a son repos et sa paix éternelle.

(un temps)

Je lui suis malgré tout reconnaissant, au sort, de m'avoir laissé la vie... Tant que je suis en vie, nous pouvons gagner... J'inspire plus de peur à mon propre peuple que n'importe lequel de ses ennemis...

(un temps)

Ils ne me voient plus... Ne m'entendent plus... Mais m'obéissent toujours...

(un temps)

Mais tout s'oublie et la cendre nous tombe d'elle-même sur la tête... Le bétail broute déjà sur mes tombes... Dans l'Europe entière on me considère comme un ange de la mort sans visage, qui surpasse l'ouvrage de la mort jusqu'à l'inhumain, au plus inhumain... Et pourtant... J'essaie seulement de reconstruire le monde comme je sais que Dieu se l'était représenté...

Qui a envie de tuer ?... Qui a envie d'être aussi seul ?

(brutalité, rapport sexuel)

Ai-je encore de l'innocence ?... Cher enfant, ai-je encore de l'innocence? Encore assez pour laisser en Vie ce que j'aime?

Andreas : Vous ne la perdrez pas comme ça.

le Souverain : Promet-moi de ne jamais te détourner de moi, ni par angoisse, ni par indifférence.

Andreas : Je vous le promets.

le Souverain : Bon. Alors disparaïs.

(Andreas s'en va)

(s'adressant à son armée invisible)

La cause d'une débridation si grossière et d'une chute si basse dans l'armée de notre Saint-Empire, est l'absence de foi, car si nous étions convaincus que Dieu est à nos côtés, qu'il ne laisse aucun crime impuni et qu'il existe des punitions éternelles pour les impies, l'on doit admettre qu'il n'y aurait jamais personne qui se rendrait coupable d'un excès de violence, de volupté ou de mal. Faites attention à toute impureté, puisse notre Dieu, le Dieu de nos pères, être notre protecteur. Menons cette guerre sainte jusqu'à la bénédiction pleine d'honneur.

(Le Souverain se détourne de son armée invisible ; au fond de la scène, dans l'obscurité, la Souveraine devenue vieille, au sol, avec des ongles d'un demi-mètre, étalés, comme des ailes trainant sur le sol ; il va vers elle et écrase tous les ongles sous ses talons ferrés.)

le soldat : : Ceci est une année de famine.
Notre présence est mystérieuse.
Nous marchons sur un escalier de lumière en tilleul.
Ceci est une année de guerre.
Les beaux yeux sont écorchés.
La grive et le cerf chantent leur tête tombée.

CINQUIEME ACTE

Seizième scène

A la campagne.

(Andreas et Anna, à la campagne, sons concrets, tels que vent, oiseaux, feuillage, etc., il fait nuit et Andreas, vêtu d'une courte culotte de lin, est seul, il travaille.)

NUIT

Andreas : Je travaille jusque tard dans la nuit, inimaginablement seul. Je me trouve dans la pièce de mon travail, à l'intérieur du monde extérieur... Mai, juin, la saison a poussé, le maître est mort... Les gerbes de blé dans les champs portent des coiffes de lumière... Les rangées infinies mènent à la maison, au ciel...

(La lampe de chevet, la literie, l'horloge, la pince à feu, la table, les verrous, le pain, le couteau à pain, la poterie, les fleurs, les cordes des instruments.)

Oh ma petite, la plus chère de toutes les créatures de Dieu. Qu'on arrive à s'échapper du monde en en sortant tout simplement...

Du moins, tant que l'on ne voit pas le souverain de la lumière.

Anna : Ne plaisante pas à propos de quelqu'un qui fait brûler son monogramme même dans ces malheureux chevaux.

Andreas : Je ne plaisante pas.
Tu ne remarques pas que je travaille encore ?

Anna : Bonne nuit alors mon amour.

Andreas : Bonne nuit... bonne nuit, bonne nuit.

Anna : Je vais me coucher.

Andreas : Où ?

Anna : Dans mon lit.

Andreas : Dans le tien ? Pas dans le mien ?

Anna : Tu le veux ?... Je serais...

Andreas : Moi aussi... Non, au fond pas... Pas cette nuit. Je dois travailler, demain, demain matin. Je viens chez toi après le petit déjeuner.

Anna : A demain alors.

Andreas : Oui. Elle vient à moi pour me demander l'exceptionnel, et elle l'est elle-même.

AUBE

Anna : Dépose la lessive là, tiens... C'est là que je la mets toujours... Tu sais, je pensais ranger dorénavant le linge dans la petite armoire, comme ça nous pourrions garder le panier pour le linge sale... et puis j'achèterais un autre panier pour notre linge de corps, tu n'auras plus à jeter tes chemises dans un coin.

Andreas : D'accord.

Anna : Elles ne voleront enfin plus de tous côtés.
Andreas : Bon, d'accord.
Anna : Eeeeh... J'ai pensé, nous aurions bien besoin d'un peu d'or
Andreas : oui, j'y penserai.
(un temps)

Un peu d'ordre... Sinon tout est bien comme ça... Je n'ai pas besoin de beaucoup de meubles : une image de la madone, une table, cinq chaises, un fourneau, une outre de vin, une cave, un jeu de cartes, une poêle à frire, un clavecin, une flûte et un violon...

Oh oui, et une lampe, le reste est inutile...

(Anna revient)

Et un lit bien sûr, pour nous deux.

Entre minuit et midi, je ne veux pas être dérangé, absolument pas être dérangé, tout doit être propre par où je passe, du bureau à la salle à manger, ma chérie, même dans tes yeux perçants, propre. Et tout le chemin vers les chiottes, et chemin des chiottes au jardin, doit être toujours propre. Mes carreaux nettoyés, mon lit fait, ma chemise lavée. Le clavecin, je l'épousseterai bien moi-même. Je ne veux pas que tume parles si tu constates que je suis absent. A part ça, tu fais ce dont tu as envie. Ce que je veux dire, c'est que je travaille et suis obligé d'être ici ne peux m'en aller quand je suis fatigué. Comment il fait là où tu es, je m'en fous. Mais là où je dois travailler, il ne peut rien y avoir dans le chemin. Uniquement si tu es malade ou si tu as mal, alors tu dois venir chez moi. Si je ne peux pas travailler, je ne peux rien. Cela m'use plus que tu ne crois, donc laisse-moi. Lorsque je suis au clavier ou d'une autre manière en train de faire de la musique, que personne ne se risque à me déranger, même avec la plus petite et la plus drôle des blagues.

CREPUSCULE

Anna : Pourquoi ne peux-tu pas m'aimer simplement comme d'autres hommes ? Pourquoi dois-tu toujours nous torturer tous les deux pour écrire cette musique ? Pour le moment tu ne peux quand-même rien en faire ? Puisque nous sommes prisonniers ici, non ?
Andreas : Est-ce que je ne t'aime pas comme les autres hommes ? A quoi ressemble une bite raide si elle ne ressemble pas à la mienne ? Comment baisent les autres alors ?
Anna : Ce n'est pas de ça que je parle... Je me sens tellement bizarre. Je me sens en dehors de ce que je suis d'habitude... Quand on aime quelqu'un, on s'amuse ensemble... On joue ensemble... Pourquoi est-ce qu'ici ça doit toujours être si sérieux ?... Tu pourrais au moins te foutre de moi... A la place de me regarder fixement... Si tu ne me chasses pas du lit en hurlant ou n'arpentes pas les pièces comme un ours en cage... Tout doit être grand sinon c'est inutile d'après toi...
J'ai trimé ici pour toi tout l'été, je t'ai fait à manger, fait ton lit, lavé tes chemises, mis des fleurs sur ta table de travail, fait attention à ce que personne ne te dérange.

ou ne se fasse mettre en morceaux par ton impatience...
Cette robe est devenue une camisole de force.
Pourquoi est-ce que je ne retourne pas à la Cour ?

Andreas : Oui, pourquoi ne retournes-tu pas à la Cour ?

Anna : Parce que c'est du gaspillage. Vous êtes tous pareils. Je devrais encore recommencer et toujours la même misère... Ce sera aussi facile de te supporter toi plutôt qu'un autre, parce que nous avons déjà fait un bout de chemin ensemble.

Andreas : Je ne sais pas comment ça va tourner, mais nous sommes bien pour le moment, tant que nous nous demanderons encore ce qu'il va arriver, quelles possibilités nous avons... Peut-être qu'un jour nous ne pourrons déjà plus nous défaire de l'impres-
sion d'avoir raté quelque chose... Il n'y a pas grand-chose qui me touche vraiment... Toi peut-être, et de pouvoir extraire la beauté de ce que nous faisons... Je ne sais pas ce que tu veux, mais je dois être assuré de ne plus jamais devoir voyager... Je ne suis pas seul, angoissé ou malheureux, je ne me dégoûte pas... Je m'étonne à peu près indifféremment

Anna : Et je dois supporter ça ?

Andreas : Pourquoi, je ne le sais pas non plus... Mais ne viens pas te plaindre à moi, ne demande pas. Je ne suis capable de vivre que depuis peu, et tu me demandes déjà d'être seigneur et maître de ma joie et de devenir heureux.

(un temps)

Je ne le peux pas...

Tu disais que tu m'aimerais tant que ça durerait et jusqu'à ce que je m'en aille... Mais si je ne pars pas... c'est toi qui devras partir... Je ne sais pas ce que c'est que l'amour.... Je ne le sais pas... Je ne le sais pas... Aimer, aimer, aimer... Oui, aimer, oui... aimer... autre chose que de pleurer à l'intérieur... Je pensais que c'était ça dans quoi je me cachais, afin que personne ne puisse me trouver, l'écrin dans lequel j'avais échappé au passé... Je sais, garder quelqu'un, protéger quelqu'un, faire attention à quelqu'un, attendre et désirer, entendre arriver quelqu'un. Mais malgré ça... Même dans les moments les plus forts, on sent comme les sentiments s'usent et comme on voudrait fuir dans un sommeil plus profond... Je te le jure, mon amour est devenu un défaut.

APRES-MIDI

(Anna est penchée sur Andreas à sa table de travail dehors dans l'herbe)

Anna : Viens... Mon amour... Viens dormir avec moi cette nuit...
Si nous invitions quelqu'un à loger ?

Andreas : Qui donc ? Nous ne connaissons personne ?

Anna : Puis-je écrire à mon père et l'inviter à loger ?
(long moment)
Tu viens chez moi cette nuit ?

Andreas : Oui... Je viendrai...
(un temps)

Ne marche pas toujours et partout pieds nus, l'herbe est déjà très froide le soir.
J'arrive tout de suite.
(un temps)

Anna : Tu le promets ?

(elle écrit une lettre)

Papa, à la première occasion envoie-moi quelques tonnelets de beurre... Pas du beurre excellent, du moment que ce soit du beurre... Papa, ne pense pas que je me cache, je ne me cache pas. Je me plais tellement ici, et j'ai toujours quelque chose à faire sans en être jamais vraiment fatiguée. Nous habitons près d'une route de campagne et voyons peu de monde. En fait ne m'envoie pas de beurre du tout. Ça ira comme ça. Je trouve simplement que c'est très agréable d'attendre la diligence par ces soirs d'été brumeux. Chaque jour est aussi beau, comme un tout petit morceau d'un énorme gâteau de miel.

Si nous restons ici jusqu'au mois de septembre, c'est parce que nous attendons la victoire du Souverain et alors nous retournerons en ville... Tout est dérèglé là-bas. Tu ne dois pas venir me chercher, tu sais. Je me sens vraiment bien, mieux que jamais. Je suis l'élue de mon cœur et ne peux pas arrêter de l'aimer. Mais pense à moi de temps en temps, fais bien attention à toi et viens, comme nous l'avons convenu, quand il y aura moins de danger.

SOIR

Andreas : Principes :

- Devenir celui que je suis déjà aux yeux de certains,
- Etre fidèle à moi-même,
- Vivre de manière juste, pas bien,
- Discipline, spirituellement et physiquement,
- Ne pas laisser distraire mon attention,
- Etre honnête dans ce que je pense et dit,
- Penser,
- (un temps)
- Ne pas tuer l'origine de mes pensées, sinon elle me tuera.

Je n'ai pas entendu ce que tu disais ?

Anna : (incompréhensible)

Andreas : Quoi ?... Qu'est-ce que tu disais?... Quel ?... Va te coucher mon amour... Ou bien venais-tu me souhaiter bonne nuit ? Es-tu si fatiguée ?... Comment va ton père ?... Qu'écrivait-

Anna : (incompréhensible)

Andreas : Tu es fort occupée demain ?

(pas de réponse, Anna est en train de travailler ailleurs.)

(un temps)

Andreas : Quoi ?... Mon amour ? Quoi ?...

(un temps)

Heho... Où es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ?

(il crie)

Je demandais si tu avais beaucoup à faire demain ?

Anna : (avec la lessive)

Tu m'appelais ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Andreas : Oh... Tu es là... Il arrive demain et j'ai presque fini... L'été est bientôt passé... Comme cette coiffure te va bien. On dirait deux petites mains nouées... Et tu as l'air tellement fatiguée. Si nous buvions du thé ? Ensemble ?

Anna : Attends un peu. Et tout à l'heure ferme les fenêtres, sinon il y a tant de moustiques qui rentrent.

Andreas : Tu t'en vas encore ?

Anna : Je reviens tout de suite.

Andreas : Et le dos tout courbé...

(lui crie après)

Je ne sais jamais de quelle manière commencer quand j'ai envie
de parler avec toi... Et il y a tellement à dire et à faire
As-tu écrit à ton père ? Tu as dit que tu le ferais. Pourquoi
voulait-il venir ? Je demande seulement.

Anna : J'arrive tout de suite, alors on pourra...

NUIT

Andreas : Mais pas trop longtemps... Je suis très fatigué. Travaillé
toute la journée... La musique ne veut pas s'arrêter... Elle
me rend... Me fait mal... Seigneur Dieu... Faites que ça
s'arrête un jour...

'Seigneur, ne réduis pas au silence le sang que nous avons
versé'... Chante ce petit garçon... Comment chante-t-il ça?

'Seigneur, ne réduis pas au silence le sang que nous avons
versé'... Chante-t'il...(il marmonne, fredonne)

(un temps)

Et alors le Souverain chante : 'Ce désir de moi-même je ne
pourrai jamais l'apaiser'... 'Ce désir de moi-même je ne
pourrai jamais l'apaiser'...

O Anna, je te désire tellement ce soir...

'Apaiser... ce désir... qui grandit sans cesse... ce désir
de moi-même'...

Ou lui ?... Vers lui ?

Parfois.

D'autres choses aussi... des chevaux et de la chaleur et une
sorte de paix que chaque jour... Et puis me contenter d'Anna
et apprendre à nous connaître par le service mutuel et
vieillir... Dans une maison pleine de meubles et des tas
d'enfants... Avec lesquels je me mettrai au clavecin... Me
contenter de ça... J'ai fait ma part.

A chaque page, les notes sont serrées les unes contre les
autres comme les alvéoles à miel dans une ruche.

Et cette main... Qui tient une branche de rosier, les rênes,
le rateau, qui caresse les cheveux sur un front d'enfant, qui
aide quelqu'un au monde, qui te cherche, père... qui se ferme
autour des ailes effarouchées, qui caresse son ventre, rompt
le pain, enfonce une épée dans la gorge de quelqu'un, en
dessous du menton, entre les dents au travers du palais jus-
que dans le cerveau et insiste en la remuant, père...

O Anna, est-ce que ceci n'est pas la punition pour quelque
chose ?

Ces mots dégoûtants chantés par une bouche si pure ?

Hier, vent et pluie.

J'étais seul, ne faisant rien, et voulais achever mon travail.
Je parcourais un chemin mortel.

Je vois ce chemin dans ma tête. Ce n'est pas le bon.

Je mets un manteau. Regarde autour de moi.

Je parcours le chemin dans ma tête.

Me persuade qu'il est important d'avoir de beaux pieds.

Faucher, lier, récolter...

Tôt le matin les faucheurs partent aux champs avec leurs
faulx à l'épaule...

Parfois je me réveille nulle part... Me réveille au milieu du chemin...

Le soleil est haut dans le ciel... Tout le monde dort...

Les animeaux dorment...

Trois actes d'achevés.

La seule chose qui soit importante, c'est le résultat et si c'est bon, pas les rêves autour, chaque jour une chanson... si un paysan traîne une charrue derrière lui pendant tout le mois de mai et qu'après le blé pourrit dans la pluie, ça ne compte pas, ça ne compte pas, combien il ait trimé... Ça ne compte pas...

Chérie, veux-tu bien fermer la porte de la chambre quand tu passes...

(plus fort)

Veux-tu bien fermer la porte de la chambre quand tu passes. Il y a des courants d'air ici... Il commence à faire froid maintenant le soir... Etouffant pendant la journée, froid la nuit... Oh, tu es déjà là.

(Anna entre)

Qu'est-ce que tu voulais ?... Je veux aller au lit avec toi dormir, rien d'autre.

Anna : Non, je me disais... je me disais, j'aimerais demander à papa de venir ici, me tenir compagnie pendant que tu travailles....

Andreas : Personne ne vient loger ici !
En plus il est déjà si vieux, bientôt 70 ans... Il ne survivrait pas au voyage. Pourquoi d'ailleurs ? Tu te sens nerveuse, en danger, inquiète, seule ? Tu n'as rien à faire. Tu pourrais te remettre à broder... C'est tellement joli de te voir faire de la broderie. Tu es si calme alors, fermée sur un mystère... Nous travaillons là ensemble et ne devons pas penser à tous ceux qui ont travaillé toute la journée au soleil... Ou au Souverain, qui s'est rasé le crâne comme un bagnard, tout à fait rasé, nu comme un ver au lit... Pourquoi est-ce que je pensais à lui ? Parce qu'il vient demain. Je me demande ce que ça signifie ?

Anna : Non, je me disais... Simplement pour être ici... Une envie subite, pas plus...

Andreas : Pas une bonne envie...

Anna : Non...

Andreas : Est-ce que c'est si dur ?

Anna : Non.

Andreas : Est-ce que c'est dur ?

Anna : Non, non, non... simplement... une envie subite...

Andreas : Le silence te serait-il devenu trop silencieux ? Es-tu heureuse ?

Anna : Oui.

Andreas : Et tu m'aimes ?

Anna : Oui... t'aime. Mais papa...

Andreas : Papa... A la française... Papa...papa papa ppa papa...

Anna : Oui, papa.
(un temps)

Anna... Tu sembles tellement loin... Anna...
Bien sûr que j'ai envie de rencontrer ton père, mais pas avant que le quatrième acte ne soit achevé et approuvé.
Nous pouvons prendre un enfant, un petit enfant, écoute...
Il commence à pleuvoir... Oh quel plaisir... Il pleut...
C'est peut-être pour ça que je me sentais étonnamment irrité toute la journée... C'est vrai mon amour, tu as l'air fatiguée. Tu veux retourner au jardin de la Souveraine ?

Anna : Non, au nom du Ciel, pas du tout.

Andreas : Tu veux que je m'en aille un bout de temps ?

Anna : Non, n'y pense plus... Je me disais... Tu travailles...
Et je ne sais pas bien...
(un temps)

Andreas : Estimons-nous heureux que la Souveraine t'ait laissée partir tout l'été, que nous ayons été ensemble depuis près de deux mois maintenant. Peut-être que tu t'en iras de chez elle pour de bon ?

Anna : Elle n'appréciera pas du tout.

Andreas : Un vrai couple d'amoureux.

Anna : Quoi ?

Andreas : Oh, cette musique... On ne sait pas si elle est bonne ou mauvaise... On sait seulement si on est triste ou gai peut-être... Je vois que tu es fatiguée... Tu es très belle quand tu es quelque chose : oui, fatiguée, ou occupée, quand tu as envie de petits lapins ou d'autre chose de ce genre...
Dors bien.

Anna : Dors bien mon amour.

Andreas : Dors bien.
(un temps)
dès que j'aurai de l'argent tu recevras tout...

Anna : J'aimerais bien de nouveaux rideaux... Et des planches pour le linge... Essaie toi aussi de dormir un peu...

Andreas : Oh, moi il ne me manque rien... Un fou qui se préoccupe inutilement...
(elle s'en va)
Tu fermes la porte derrière toi ?
Bonne nuit ma petite.

Anna : (crie de l'extérieur de la chambre)
Il y a de quoi manger à la cave si tu as faim, mais ne sors pas tout nu...
Au revoir mon amour...

Dix-septième scène

La venue du Souverain.

(musique intense)

le Souverain : (il apprécie ce qu'il entend et dit à Anna)
(en riant)
Je comprends où il cherche le calme et le silence...
Ici, n'est-ce pas...
(saisit Anna par dessous ses jupes)

Andreas : Majesté... PORC, ne la touche pas.

(Deux soldats se saisissent d'Andreas avant qu'il n'ait pu s'en prendre au Souverain dont la main est toujours sous les jupes d'Anna.)

le Souverain : (en riant)
Et tu me traites MOI de porc...
Mon cher garçon, sais-tu bien ce que c'est un porc ?

Je vais t'apprendre ce que sont les porcs...
Pendant toute une nuit tu vas pouvoir apprendre ce que
sont les porcs...

(Andreas dans le noir, enfermé parmi les cochons dans une porcherie,
cris d'Andreas et des porcs.)

Andreas : Souverain, souverain, sors-moi d'ici, aide-moi, je n'en
peux plus, détache-moi, ils me mordent, je saigne.

AUBE

(Le Souverain sort avec Anna à ses côtés)

le Souverain : Tu sais maintenant ce que c'est un porc ?

Andreas : Oui.

(Il est libéré de l'étable et tombe à genoux devant le Souverain.)

le Souverain : Pas si près, tu pues...
Je pars en campagne en Russie...
Considère comme une dette que tu ne pourras jamais
acquitter, le fait que je t'ai laissé en vie.
Courage. Adieu.

Dix-huitième scène

Après-midi.

(Andreas à une table en train de travailler au jardin, par une chaude journée d'été, autour de lui des apiculteurs occupés à leur besogne, ils sortent les rayons de miel des ruches.)

Andreas : Vous me dérangez. Vous ne voyez donc pas que je travaille ?
Vous ne pouvez pas vous en aller ?

Apiculteur : Non monsieur, ça doit se faire maintenant.

Andreas : Qu'est-ce qui doit se faire maintenant ?

Apiculteur : Aujourd'hui monsieur, sinon les rayons pourriront.

Andreas : Je comprends... Mais ce foutu bourdonnement... Comment peut-on composer avec une tête pleine d'abeilles... Il n'y a pas moyen de déposer ces choses ailleurs ?

Apiculteur : Ce n'est pas possible, non.

Andreas : Est-ce que vous vous y entendez seulement ?

Apiculteur : En quoi ?

Andreas : En abeilles, imbécile.

Apiculteur : Je n'oserais pas le prétendre... J'en prends soin depuis cinquante ans déjà, mais on ne l'apprend jamais... On en apprend en fait toujours d'avantage... Et on y comprend toujours moins... On y arrive jamais avec la raison...

Andreas : Anna !

Anna : (de la maison)
Qu'est-ce qu'il y a ?

Andreas : Est-ce qu'il n'y a pas d'autres manières de récolter le miel ?

Anna : Va t'installer ailleurs alors.

Andreas : Impossible, il n'y a pas de 'ailleurs' sauf à l'ombre et là je ne veux pas m'installer.

Anna : Déplace un peu la table. Il faut que ce soit fait aujourd'hui.

Andreas : Merde. Même ici on ne vous fiche pas la paix.

(Il prend la table et la dépose un peu plus loin, se rassied, n'arrive pas à travailler, pose son visage dans ses mains, se lamentant, peu après il s'y remet, tandis qu'on entend ton par ton s'élever une mélodie, on entend aussi augmenter un bourdonnement frénétique, cela dure trois à quatre minutes.)

Anna : Mon amour ?

Andreas : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Anna : Tu veux bien rentrer un moment, je voudrais te montrer ta chambre.

Andreas : NON. Je ne peux pas, je ne veux pas... Laisse-moi tranquille. Ceci doit être achevé...

Anna : Elle est devenue vraiment jolie... Deux minutes seulement après tu peux retourner travailler. Tu veux que la table soit tout contre la fenêtre ou un peu plus loin ? Tu veux la lumière dans le dos ou dans le visage ?

(Andreas se lève et entre dans la chambre d'Anna, c'est l'automne, elle est au lit, gravement malade, fiévreuse et pâle.)

Andreas : Essaie de dormir un peu mon amour.

Anna : J'aimerais tellement voir papa encore une fois.

Andreas : Je lui ai écrit... Il est en chemin. Peut-être qu'en route dans ce chaos... Ne t'inquiète pas, tu vas te rétablir et il pourra venir loger ici jusqu'à ce que tu sois tout à fait bien... Le plus important est que tu te reposes suffisamment que tu ne te fasses pas de souci. Pense à toi-même maintenant.

Anna : Est-ce que tu arrives à travailler comme ça ? Tu ne dois pas interrompre ton travail, tu sais!

Andreas : Ce n'est pas important. J'attends que tu ailles mieux... La seule chose qui ait de l'importance pour le moment, c'est que tu sois sur pied le plus rapidement.

Anna : Quand je dors, je me sens très forte. Mais le matin je me réveille de nouveau à cause de la douleur.

Andreas : Essaie de dormir alors. Ferme les yeux... Je reste à ton chevet. Tu le sais...

Anna : Est-ce que je vais mourir ?
Je ne veux pas Andreas... Quand je respire profondément tout devient noir devant mes yeux...

Andreas : Ce n'est que ton refroidissement qui s'est glissé dans tes poumons... Il renoncera vite et après tu ne pourras plus jamais marcher pieds nus. Pourquoi parles-tu de mourir?

Anna : Je ne peux pas m'en empêcher... Ca fait si mal.

Andreas : Nous sommes tellement heureux ensemble, toi et moi, et allons bien l'un avec l'autre et tu ne peux pas mourir.

Anna : J'aurais voulu te donner quelque chose.

Andreas : Oui.

Anna : Un enfant.

Andreas : Dors maintenant...

Anna : Je n'ose pas.

(Quelqu'un entre dans le noir)

(hurlant)

Non, plus de sangsues...

Dix-neuvième scène

Anna est morte.

Anna est morte. Andreas est près du lit et prie. C'est l'hiver et il fait affreusement froid. Pour conserver le corps on a ouvert tout grandes les fenêtres et déposé un bac plus grand que le lit, rempli de glace, sous le lit, de telle sorte qu'Anna baigne dans la glace. Il ne se dégage de cette scène muette que froid et silence. Un rideau métallique blanc, sanglant et souillé de terre, tombe des cintres comme le couperet d'une guillotine.

SIXIEME ACTE

Vingtième scène

En Russie.

Un soldat : Il y faisait tellement froid que je sais que personne n'a jamais vécu ça... Et le coeur saignait quand on voyait ces malheureux, ces pauvres diables morts, couchés dans les cha-le long des chemins, et les pertes infligées à l'armée étaient indescriptibles... Rien que dans notre régiment, 300 soldats et 5 sous-officiers, sont immédiatement morts gelés et pas moins de 5000 hommes ont souffert d'engelures, et la moitié de ceux-ci étaient si mal en point qu'ils n'étaient même plus utilisables pour le service...

Toute la nuit nous avons continué à marcher dans ce froid indescriptible, par lequel une centaine d'hommes encore ont été atteints, qui gelait leurs sexes, nez, mains ou pieds, et sûrement 90 autres hommes sont morts de froid et j'ai vu de mes propres yeux comment les dragons et cavaliers raidés morts restaient assis sur leurs montures, avec les rênes encore en main, gelées dessus, de telle sorte qu'on ne pouvait les détacher qu'en leur coupant les doigts...

A l'aube nous sommes arrivés près de la ville d'Hadiatz, dont les faubourgs étaient incendiés par l'ennemi... Pour empêcher cela, la cavalerie reçut l'ordre, sous le commandement du Souverain, de foncer, et à cause du galop rapide le cheval du général-major Heidlitzer a trébuché et celui-ci s'est rompu le cou...

A cette ville précédemment citée, le Souverain s'est heurté à l'ennemi et livra bataille et gagna mais ne pût empêcher que les faubourgs se consumèrent dans les flammes. Pendant cette longue attente nous avons perdu encore 2000 hommes parce que différentes parties de leur corps tombaient à cause du gel, ou parce qu'ils mouraient de froid...

J'ai vu entre autre comment un fantassin en veste d'uniforme élimée, épuisé par toute une nuit de marche, s'assit, ce qui fit que sa colonne vertébrale se brisa avec le bruit d'un pistolet qu'on décharge. Mort...

Mais Dieu, à Lui l'honneur, a une fois de plus épargné ma vie, bien que je n'eusse quasi plus de vêtements sur le dos vu que je les avais déjà perdus dans le Harz... Et qu'après je n'avais personne pour m'aider...

Lorsque le froid diminua le Souverain ordonna d'ériger un camp car dans notre compagnie nous avions encore perdu 26 hommes à cause de leurs pieds ou mains qui avaient gelé... Après, Dieu rappela à Lui notre souverain et comme il ne pouvait pas être enterré, il nous demanda de le brûler avec son cheval, et ses derniers mots furent de ne pas nous laisser capturer, de ne pas reculer d'un pas, et de faire et d'agir selon la volonté de Dieu en toute autre chose.

Vingt et unième scène

La Souveraine en captivité.

Souveraine : C'est toi, Andreas ?

Andreas : Oui, est-ce possible de me recevoir ?

Souveraine : Si tu le veux.

(un temps)

Comment va Anna ?

Andreas : Anna est morte.

Souveraine : (indique une grande urne de fer qui se trouve devant elle)
Sais-tu ce que c'est ?

Andreas : Une urne ?

Souveraine : Et sais-tu ce qu'elle contient ?

Andreas : Je crois que oui.

Souveraine : Mon mari et époux... qui n'a plus personne d'autre à écouter
que moi et le grand arbre dehors... et je n'ai rien d'autre
à faire de toute la journée que de l'injurier...
(à l'urne)

Que ce froid glacial ait pu encore devenir de la cendre ?
Maintenant nous sommes tous les deux aussi captifs que
toujours.

Andreas : Est-ce que vous pouvez m'aider, Souveraine ?

Souveraine : Comment pourrais-je t'aider ?

Andreas : J'ai été votre ami.

Souveraine : Et moi le tien ?...Etais-je ton ami ?

Andreas : Vous étiez bonne pour moi.

Souveraine : Je m'ennuyais... ,

(un temps)

Comment pourrais-je t'aider ? De l'argent... je n'en ai pas.
Des certificats... pour quoi ? Pour qui ?

Regarde autour de toi, ceci est tout ce que je possède, une
urne en fer, une cruche en fer, un grand arbre de l'autre
côté des barreaux... un bel arbre néanmoins... Ici on ne fait
pas de musique. Personne n'a besoin de musique ici. Ici il
ne brûle jamais de feu... Comment oses-tu d'ailleurs venir ?
Tu n'as pas peur de montrer que nous nous connaissons ?

(un temps)

Dehors il y a un couple de merles qui me racontent des
mensonges.

Andreas : Etes-vous maltraitée ?

Souveraine : Oh non, au contraire... Ils prétendent que j'étais bonne et
que ce n'est pas de ma faute...

(à l'urne)

Que dirais-tu si tu pouvais te voir ?...

Tu es là comme une prière vide...

Parfois je me réveille avec ses grands yeux gris fixés sur
moi et j'ai l'impression qu'ils me disent : tu ne vaux rien.
tu ne vaux rien... tu ne vaux rien en amour, tu ne vaux
rien pour réfléchir, tu n'es bonne à rien, toi.

Non, je suis bien, même si les jours sont longs. Et les
tiens ? Que pourrais-je faire pour t'aider ?

...Maintenant tu n'arrives plus qu'à marmonner et marmonner et marmonner. Mets ta tête dans ton giron et marmonne tout seul. Prends-toi dans tes bras. Et toi qui croyais être un Allemand. Combien y en a-t'il en toi qui ne prient plus, ni n'imploront ? Combien y en a-t'il en toi qui ne peuvent plus aller nulle part ?

J'ai tellement froid.
 Reste encore un peu. Tiens-moi la main.

le soldat : Et les abeilles,
 lorsque, saoules
 par les odeurs du printemps, sont
 touchées par le soleil, voltigent,
 vagabondent, pour revenir
 lorsqu'un rayon de soleil les brûle,
 bourdonnantes,
 en attente,
 là où se trouvent les chênes,
 ayant le vertige.

Vingt-deuxième scène

L'homme à la potence.

L'homme : Te rappelles-tu qui je suis ?

Andreas : Qui est là ?

L'homme : Tu t'en souviens sûrement... Petit homme, yeux bleus myopes, épaisse chevelure châtain clair et une sinuosité dans le cou après un léger faux-pas...
(l'homme arrive, le masque toujours sur la tête)
Alors, tu te souviens ?

Andreas : Oui. Ca me fait plaisir que tu aies survécu.

L'homme : C'est une grâce que je n'ai à attribuer qu'à moi-même. Mais que faites-vous ici dans ce désert ?

Andreas : Ma vie n'est pas devenue comme je me l'étais représentée... J'ai lèche le cul d'un souverain et j'ai reçu ses pets en remerciements. Et toi ?

L'homme : Moi, Seigneur, il vaut mieux ne pas en parler. Trop grave pour être vrai. Je suis égaré, ça veut dire ma femme m'a de nouveau laissé tomber et maintenant je ne sais plus où aller. Elle a couru derrière les soldats et s'est prostituée à eux et quand j'ai dit 'maintenant ça doit cesser', ça a effectivement cessé elle m'a jeté dehors...

J'étais en route vers l'auberge pour lui demander de me reprendre... Viens aussi, nous pourrions au moins nous en jeter quelques uns derrière la cravate...

La voilà...

(après ça nous ne sommes plus nulle part)

(une femme est assise avec quelques hommes)

Pourquoi m'humilie-t-elle?... Lorsque nous nous sommes mariés, je pensais que c'était l'amour, simple, des sentiments amicaux rien de secret ou d'inexplicable, mais elle voulait seulement un lit pour y dormir et un gars pour payer sa boisson... Je n'avais pas encore enfoncé ma bite dedans qu'elle disait qu'elle était morte de fatigue et qu'elle voulait dormir... D'abord elle m'excitait, ensuite elle buvait comme un trou et quand je voulais la prendre, elle disait : chou, je suis si fatiguée, je veux dormir...

Et ça continuait comme ça, jusqu'à ce que je devienne complètement fou et que je passe toute la journée aux chiottes...

J'ai mangé quelque chose qu'il ne fallait pas, peut-être, je lui ai demandé, 'tu n'as rien mangé depuis trois jours' qu'elle m'a répondu...

...Trouvez-vous qu'elle a la droit d'ainsi me tourner en bourrique

Tout le monde me connaît et me montre du doigt. Et malgré tout, malgré tout, je la désire encore, qu'il fait vide et calme à la maison.

Andreas : Va à elle et dis quelque chose de gentil. Prends sa main, embrasse-la et dis que tu es content de la voir.

L'homme : Est-ce que c'est ça que je dois faire ? Peut-être bien, hein... Je crois que je vais faire ça...

(L'homme va vers le groupe de gens, il prend la main de sa femme pour l'embrasser.)

Bonjour ma petite femme, quelle joie de te voir, laisse-moi t'embrasser la main...

Femme : Lèche-moi le cul.

L'homme : Tout acte d'héroïsme n'est...
 (commence à pleurer)
 ... Et je t'aimais tellement...

(Un soldat donne un petit coup sur la tête de la femme, elle se lève et disparaît avec lui vers un mur haut et mince, elle contourne le mur et va se placer de l'autre côté, dans le mur il y a un trou, à un mètre au dessus du trou il y a deux poignées, le femme retrousse ses jupes et tourne son postérieur vers le trou, le soldat de l'autre côté du mur fait ses préparatifs et la prend.)

Vingt-troisième scène

La robe.

(La robe d'été d'Anna est seule en scène, on la voit de derrière, elle est ouverte dans le dos, déboutonnée, c'est une robe d'enfant rigide avec la pièce du dos assez haute et de tous petits boutons en tissu, cassés et sales, elle tourne le dos à Andreas comme un enfant têtu et émotionné Andreas réagit violemment.)

Anna : (sa voix)
 Je ne veux plus être ta pâte à farine
 Je ne veux pas, je ne veux pas,
 Je veux marcher sur des lacs d'été. Je veux m'enfuir,
 Je veux être quelqu'un comme tout le monde.

(Andreas fait l'amour avec la robe, qui tombe en morceaux, trois soldats ont pitié d'Andreas qui se débat, et le trainent dehors.)

le soldat : Je pensais :
 Dieu est fait d'ailes
 d'ailes
 infinies, qui me soulevaient haut,
 m'amenaient chez toi,
 et tu rentrais en moi
 dans cette armée défaite.

SEPTIEME ACTEVingt-quatrième scène

Le lieu de rassemblement.

(La cour intérieure de 'morire di classe', les "morts-vivants", les femmes sont assises sur les tables de marbre, comme des mouches, la lumière va de pierre en lumière; sombre au début, avec la lumière les figures se transforment en morts-vivants, la lumière les pétrifie, Ariel est assise sur un tabouret de bois, quelque chose sur les genoux, un oiseau, le sang de la bête a coulé sur sa jupe, Andreas à moitié couché devant lui/elle, on ne voit pas assez clair pour distinguer si Ariel porte une robe ou une camisole de force.)

Ariel : Viens ici et assied-toi, n'aie pas peur, je ne suis qu'un oiseau... Ne suis-je pas un oiseau ? Un oiseau qui vole pré-somptueusement dans la matrice de Dieu.
(un temps)

Ne suis-je pas un cheval ?... Oh, je croyais que j'étais un cheval... Pourquoi est-ce que je croyais que j'étais un cheval... Hahahahaha, je n'ai qu'une demi-vision, ou non, je ne vois qu'à moitié... Je vois seulement le demi-mot, le demi-soleil, le demi-pain, la demi-pierre, le demi-homme, la moitié de moi-même et je ne me souviens que de la moitié de ce dont je devrais me souvenir, ou non, lorsque j'étais encore à mon propre désavantage... et de plus je ne montre que mon meilleur côté, ou non, je ne le montre qu'à moi-même, quand je suis seul(e) avec moi-même...

Et toi, tu ne me vois pas non plus ?

... Je me cache ici, dans la lumière... Tu ne me vois pas !... bien sûr que tu me vois ! Tu vois ma petite robe d'orpheline... c'est ce que je suis, ou non, je ne suis pas du tout ici par contentement, pour mon plaisir... Est-ce que tu t'es aussi caché dans la lumière ? Tu ne me crois pas ? Si tu restes encore un moment près de moi, tu remarqueras comme Dieu rapetisse tous les jours, et comme la mort tâtonne autour d'elle comme les hirondelles... Bon, as-tu appris que le Souverain s'est ajouté aux siens, non, il ne s'est pas ajouté bien sûr... C'était la chose la plus agréable que j'ai jamais entendue, sauf quand ma mère m'a appelé(e) pour la première fois par mon nom... Lorsque j'étais un peu plus âgé(e) elle a dit : maintenant il ne faut plus que tu restes encore avec moi. Je me suis lavé(e), peigné(e), fait net(te).

Et je suis parti(e) et je n'ai plus jamais échangé un mot avec elle... Bientôt ils n'auront plus personne d'autre à tuer qu'eux-mêmes... Fais bien attention, ils peuvent comprimer des morceaux entiers de vêtements, de chair, et même de pensées, comme s'ils te passaient au travers d'un cylindre... Hier j'étais un cavalier, aujourd'hui je suis un cheval... Je ne suis pas un cheval peut-être ? Non, tu ne dois pas avoir peur. Je reste ici dans le noir. Considère-moi comme une reine des vents.

Pourquoi pleures-tu ? Quel sens cela a-t-il de se mettre à pleurer quand il pleut ?

Andreas : Pourquoi es-tu ici ?

Ariel : Je suivais un essaim d'abeilles que je trouvais très beau... et puis ces charognes ont volé ici, moi derrière, et puis je suis resté(e)... Non, nous sommes sortis un matin, un peu en

dehors des murs de la ville... L'été était au plus beau... Je me mis à table très content(e). Il y avait quelqu'un avec un livre comme un bonnet, quelqu'un d'autre avec un chapeau buse en métal et il fit apparaître un tout petit scalpel et m'incisa la tête de sorte qu'il en gicla une petite goutte de sang... Quoique je dise, ça ne servait à rien... Mais ce n'est qu'une petite douleur comparée à la douleur que ça fait lorsqu'un homme se retire de ton ventre et ce n'est pas du tout aussi drôle et long. Mais ça faisait vraiment mal !...

Tous les matins ils mettent deux seaux de crottin frais dans ma chambre pour me rafraîchir les idées... et je promets de me maîtriser, et la nature, la nature, cette robe cuisante qui s'est enfuie de moi à tout jamais... Tu n'as qu'à demander le reste au médecin... Je n'ai jamais eu de femme... ou non, une peut-être... Très belle, oh très... Sa peau était toute grise mais aussi très douce... et de très grands yeux bruns qui me regardaient quand elle venait avec du pain et du lait dans ma chambre, et des jours et des nuits entières nous tenions par la main... Et sa chevelure noire qui rentrait partout... Tu crois que c'est vrai qu'on peut lire la volonté de Dieu dans le vol des oiseaux et dans les cris des femmes qui jouissent ? J'espère que c'est vrai parcequ'alors je l'ai entendue, une fois... puis je suis mort i-r-r-é-v-o-c-a-b-l-e-m-e-n-t. Je n'y comprends rien. Quelqu'un, je te l'ai d'ailleurs déjà raconté, a été aussi aimable de souffler plein de lumière dans mon trou et je suis ici calme comme la mort, jour après jour.. A quoi penses-tu ?

Andreas : O..., à rien... une tache...

Ariel : Une tache ?

Oh celle-là... Ne dis pas à quoi je fais allusion, tu entends ! Alors je dois être seul(e) ! Je le suis parfois... Ne te fâche pas... As-tu entendu parler de ce général qui s'était fait enfermer avec sa cavalerie dans une forteresse et qui faisait rosser chaque jour les chevaux pour qu'ils ne souffrent pas de la longue immobilité. Ca compte aussi pour moi.

Andreas : Je suis entre les meilleures mains... les meilleures mains... Dans de bonnes mains du moins...

Ariel : Bien sûr... Bien sûr que tu l'es.
(un temps)

As-tu encore de la famille dehors ?

Andreas : Où ?

Ariel : Je veux dire dans la vie ?

Andreas : Il doit bien y avoir quelqu'un. Ils ne peuvent tout de même pas tous être partis ? Mais si c'est de la famille, je n'en sais rien.

Ariel : N'en sois pas si sûr... Tout s'efface peu à peu.
Est-ce que tu n'as pas peur ?

Andreas : Non. Je n'ai pas peur. Je vais rester ici.

Ariel : L'Allemagne est toujours puissante, sans doute ?

Andreas : Oui, c'est d'ailleurs l'anus de Dieu.

Ariel : Anus ? Anus ?

Andreas : Trou de cul, ça signifie trou de cul.

- Ariel : Qu'est-ce que c'est alors, où nous sommes maintenant? Aussi quelque chose de Dieu ?
- Andreas : Je ne sais pas.
- Ariel : Ses molaires peut-être. Je ne sais plus si je meurs ou si je nais. Ce qui fait le plus mal, ce dont j'ai le plus peur.
- Andreas : Le femme dont je parlais, Anna elle s'appelait, essayait par tous les moyens de me faire plaisir...Et comment l'ai-je récompensée ?... Je ne parle pas seulement d'amour... de temps en temps de solitude aussi... je ne parle pas d'amour... Je ne parle pas de l'amour... Je ne parle pas d'aimer... Je ne parle pas du fait d'aimer... Nous étions deux êtres humains, semblables... Comme deux mots ou deux sons... qui signifiaient tous deux quelque chose... Je veux dire... L'un était pire... Je veux dire... Mais quand même l'un était pire et signifiait quelque chose de pire... Je veux dire, ça sonnait plus mal, comme une plainte... c'était quelque chose comme ça... Deux mots qui signifient la même chose, que quelqu'un prit en bouche, comme deux mots qui signifient presque la même chose, tous deux... comme deux mots... tout... ou ensemble...
(de plus en plus incompréhensible)
couchent ensemble... ssstttt et seulement... comme deux mots..
- Ariel : Nu(e) je suis sorti(e) du ventre de ma mère... et nu(e) je redeviendrai... Quel bavardage... puisqu'elle n'est jamais... (chante)
petites filles où courez-vous...
courez petites filles mais pensez-y...
lorsque j'appelle pour le repas, de revenir...
courez petites filles, petites filles courez...
- Est-ce qu'elles ne sont pas mignonnes lorsqu'elles gambadent les jambes nues et les jupes retroussées jusqu'où tu sais ?
- Andreas : Chaque jour Ariel... Ca se trouvait toujours sur ma table... Lorsque je travaillais... C'était là... Lorsque je dormais... C'était là... au mur... Je passais devant chaque jour... C'était là... Ca apparaissait sur le plafond et les murs... comme un tableau, je voyais un faucon ? je n'y connais rien du tout en oiseaux... peut-être que c'était un aigle... Même pas lorsque je dormais... Non, pas du tout comme un tableau... Mais je voyais un oiseau, je le voyais dans le ciel... Ce n'était pas terminé... On ne réussira jamais à le terminer... Je ne réussirai jamais, jamais, est-ce que je vaudrais quelque chose en tant qu'homme ? Ah, et bien non. Etre homme et ne servir personne !
C'est de nouveau le mois de mars.
- Ariel : Le 17 mai elle est née... un magnifique devoir et cadeau... elle était très... elle était très...
- Andreas : Je pensais qu'il fallait suivre ce qu'on avait de plus haut en soi... qu'il fallait suivre cela... la seule chose qui... aah... de plus haut... merci bien... Il n'y a pas de femmes ici ?
- Ariel : Non.
(un temps)
Par contre des pommes...
L'été...
On fait un trou dedans, puis on les baise jusqu'à ce qu'elles se mettent à crier...
(un temps)
Je suis terriblement seul(e) aujourd'hui... ma petite mouche est morte... nous devons l'enterrer demain...
(un temps)

Tu la vois ?

Elle ressemble à ma fille... Ca vous fend le coeur...

(un temps)

Elle va se mettre à chanter en plus...

la petite fille : Où sont mes petits souliers
 Où est ma petite maman
 Où est le petit chien
 Que mon père a tué
 Ala place de ma petite maman
 Où est mon arbre mon bouleau
 Pourquoi n'ai-je pas pu l'emmener
 Lorsque nous sommes venus ici
 Où est ma petite robe
 Où sont mes petits yeux
 Où sont mes petits souliers
 Où est ma petite maman
 Où est mon petit nez
 Où sont mes oreilles
 Elles bourdonnent, bourdonnent en rond
 Et explosent en sang

Ariel : Elle chante bien hein... Ils voulaient déjà la tuer quand on l'a sortie du cadavre de sa mère... Elle avait sept ans, ma fille, et habillée en putain... Et ils l'ont pendue parce qu'elle était ma fille... J'étais obligé de regarder... Elle implorait... Sire, ne me faites pas de mal s'il vous plait... Il riait et dit : c'est ainsi qu'un veau lèche les mains du boucher... Et après ils ont fait le noeud autour de son cou... Elle tremblait, tellement elle avait peur et je n'osais pas crier... Elle était totalement seule... Elle a mis les mains devant la bouche, comme ça, avant qu'ils ne les lui attachent Et alors... et alors elle a volé en l'air avec ses jupes, dans l'obscurité où l'on disparaît à tout jamais...
 (un temps)
 Je me souviens que lorsque j'ai pu la ramener à la maison, qu'alors la tête tirait encore et que ses paupières tremblaient toujours...
 Mais le soir elle était morte...

Vingt-sixième scène

(Andreas va et vient sans voir dans la lumière, il se cogne à un des jeunes gens éteints, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au Souverain ou l'est, défait lentement, précautionneusement son pantalon, sort son sexe et promène le Souverain derrière celui-ci, rire des autres.)

le Souverain : Lala

Andreas : Lalalalala

le Souverain : Lalala... lalalalalalalalala !

Andreas : Lalalalala

... on m'a amené à l'asile royal pour qui n'était pas avec les Justes... Après que le Souverain ait vaincu les hérétiques... J'écoutais toutes les nuits l'Orphéo de monsieur Monteverdi, afin de tenir le coup... et trouvais que cela ne pourrait jamais être surpassé... trouvais que cela... je pensais, que jamais je n'avais fait de musique... et que jamais je n'avais aimé... mais un service... la servitude... servitude... au désavantage d'autres - ce qui m'était proche - et rien n'attendrira jamais votre coeur de souverain de quelque façon cela puisse casser...

le Souverain : Lalalalala (suppliant) lalalala.

Andreas : Que je n'aimerai jamais... que je ne peux pas m'arrêter d'aimer et de prier Dieu pour elle.

le Souverain : (triste, compatissant)
Lalalala...

Andreas : Lalalala lalala.

Vingt-septième scène

L'homme dans le lit de pierre.

L'homme : O, ma soeur légère, ma vierge stupide avec ton corset haut lac et avec dans tes mains, je n'arrive pas à voir ce que c'est, une lampe ronde comme celle dans ma tête, ou un pain peut-être s'il te plaît, s'il te plaît, laisse-moi lécher les dernières gouttes de pisse de tes poils de cul graisseux, nourricière, mère, pour ne pas dire amie, la seule qui avait ce monde méchant à m'offrir, ne peux-tu donner expression à mes désirs arbitraires, remonter précautionneusement ma chemise de nuit et laisser la lumière allumée, me certifier que tu es cette putain expérimentée et je n'appellerai plus jamais à l'aide, je me sens tellement éveillé et reposé maintenant, quand je te vois, oh mon cerf brun à moi avec tes seins lourds, expirer ton souffle brûlant par ta bouche et ton âme, vois, vois, vois comme mes yeux blancs abattent leur désir, solides et purs sur les premières larmes d'amour brûlantes, lorsque je suis venu tu m'as parlé si tendrement, je t'ai regardée, tu es entrée avec deux petits tas, les draps et quelques vêtements, tes cheveux étaient, comme aujourd'hui, à cette heure matinale, d'un châtain brillant et doux comme de la soie, ils tombaient dans mon cou en boucles naturelles, tes lèvres enchaînées à mes paroles chuchotées et par trop douces, je te regardais comme si on m'étouffait, tellement tu étais belle, peut-être même dangereuse pour les femmes enceintes, mais j'ai préféré me faire maltraiter ici par le médecin que de me faire encore jeter à la rue et de crever de faim, sans argent ou ami à qui je puisse demander de l'aide, j'aimerais bien qu'un jour à l'aube tu entres pieds nus, sans capuchon, et tes cheveux tout en désordre, que tu me demandes de pisser et me laisses toucher tes seins, ou que je te trouve à terre, saignant du nez et du ventre, chose qui n'éveillerait pas peu mon désir, que le but de cette maison soit accompli en toi, laisse-moi au moins être envahi par ta beauté...

O Sara, Sara, prends soin de moi comme une mère, avant que cette longue attente ne s'empare de ma raison et ne la laisse s'échapper...

Je t'aime pour la nature, les enfants que tu as mis au monde, et toutes les fois où tu as été étirée par ces impitoyables machines d'hommes, montre-moi ton côté léger, apprend-moi à vivre sans angoisse de moi, place-moi nu dans ces pierres à la chaleur du soleil, laisse-moi t'aimer plus simplement ou sinon achève-moi...

Oh lady of SHalott....

Vingt-huitième scène

Dernier entretien d'Ariel et Andreas où Andreas demande pardon.

Ariel : Cela va de soi... Je l'ai vu aussi... Je pense à quelque chose de sublime... Qui puisse changer... la vie que nous vivons... Mais il y a toujours quelqu'un qui m'a précédé... qui y a aussi déjà pensé... Vrai ou non ?... combien de temps encore serons-nous des signes pour autre chose... ou le sigle de feu de quelqu'un ? Oui, sais-tu, et ça tout le monde le sait, combien de temps resterons-nous encore non-désignés... Je voudrais... je voudrais... Pourquoi cela se passe-t-il ainsi ?

Ouiiiii, je voudrais... Combien de temps dois-je encore rester ici ? Jusqu'à ce qu'arrive le suivant ? Et le suivant et le suivant et le suivant et le suivant... Quand est-ce que ce sera mon tour ? Ça n'a pas d'importance pour moi... Non, non, non...

Je dis 'je' avec une sorte de... (éclate de rire)

Aucun souverain ne me délivrera jamais, non... Et puis ils portent un aigle sur leur casque, deux, en triomphe... Comme si c'était moi...

Demain le Souverain arrive.

Je ne joue plus avec mon cancrelat... Je l'aime trop... Ça ne devrait pas être un chagrin d'être ici mais c'est devenu un chagrin... Elle gagnait tous les jours, les autres ne donnent pas à manger à leurs cancrelats, dois-je te dire, c'est pourquoi ils s'enfuient, oui, de temps à autre une miette de pain, mais je ne supportais pas que la mienne ait faim, je lui ai donc donné à manger, et elle est devenue grosse et paresseuse. Paresseuse et tellement lourde qu'elle n'arrivait plus à courir aussi vite... J'aimerais savoir... A quoi ressemble la lumière maintenant ? Est-elle devenue différente ? Je ne l'ai plus vue depuis qu'ils, depuis qu'ils riaient lorsqu'en juillet Augustina Meyer est morte, cela fait donc déjà un bon bout de temps... La chance était avec elle. Mais je suis un, un un un... Mais je suis un... Mais je vis... c'était une belle mort, jupes en l'air, et Dieu avait donné le meilleur... Mais je vis, c'est ainsi.

Etrange, étrange. Ne t'en fais pas pour ce qui se passe. Reste près de moi.

Lorsque j'étais encore en bonne santé, j'étais mort de peur, tout à fait... Je vais te dire quelque chose... Un fou c'est comme une étable d'où l'on a enlevé les bêtes... Ça peut aussi être très bien, tu sais... Tu peux brouter où tu veux, et tout...

Jour après jour... Que quelqu'un devienne fou n'est pas plus étrange qu'un enfant crie lorsqu'il naît... Je t'assure... Jour après jour... Je vais te dire... Je voudrais ressembler en tous points à un arbre...

Andreas : Je travaille tard, incroyablement seul... Mais la chair des créatures de Dieu se rassemble dans les arbres... Je ne peux pas fuir ni devenir réel... Et une fois de plus, le cheval cabré soulève la femme par sa jupe et la secoue entre ses dents... Une fois de plus leurs corps sont suspendus comme des pains que Dieu a rompu... Une fois de plus il n'y a pas d'autre refuge.

- Ariel : J'ai perdu ma vie. Je suis mort et nécessaire... Mon unique pensée est balayée, personne ne commettrait pareille faute.
- Andreas : Jour après jour je me suis utilisé pour apporter la joie à d'autres, pour contenter les désirs d'autres...
- Ariel : On peut recevoir le pardon pour cela.
- Andreas : Même si on a utilisé ça pour acquérir de la puissance ?
-
-